N° 49 — 10me Année. 15 Février 1924
Prix : 1 fr. 25

FORTVNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

Onements de PIERRE TILCHE

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :

10, Quai du Canal
MARSEILLE
Tél. 58-09

34, Avenue de Clichy
PARIS (XVIIIe)
(Tél. Marcadet 12-12)

N° 49. — 10me Année. 15 Février 1924.

FORTVNIO

Henry de Waroquier

Lorsqu'on arrive à la célébrité, il faut s'attendre à ce que les gens s'occupent de vous. On appartient à la foule des amis et des critiques, au public, souvent même aux marchands. On a beau se défendre, la vie a des exigences et le peintre doit se résigner à paraître de temps à autre sous le projecteur implacable de la critique. C'est un des ennuis auxquels le talent vous expose. Il est donc à supposer que la puissante figure d'Henry de Waroquier a déjà tenté l'écrivain. Il y a certainement eu beaucoup d'articles — que je n'ai d'ailleurs pas lus. Toutefois, il n'y a pas longtemps qu'une étude définitive sur le peintre est possible.

Henry de Waroquier dont le talent est aujourd'hui consacré est à peu près tel qu'il apparaîtra aux générations à venir.

Il semble que la paix soit faite entre les différentes facultés du peintre et qu'après tant d'efforts, il soit rentré pour de bon dans la voie qu'il s'était imposée. Waroquier est à l'âge où l'on ne se cherche plus. L'orientation est définitive. Il s'agit d'aller aussi loin qu'on pourra, mais droit devant soi. Aussi, les dernières œuvres de Waroquier respirent-elles cette sérénité à laquelle tout homme aspire et qu'il n'avait jamais atteinte.

Il faut avoir suivi de Waroquier dans ses erreurs pour comprendre la raison de ses succès. Il est, au fond, le plus inquiet de nos peintres, un Romantique à la Vlaminck, par excès de tempérament plutôt que par épuisement. Il est un violent, conscient qu'une force est en lui qu'il convient de maîtriser. Pourtant, par périodes, l'équilibre maintenu à grand'peine se rompt. Le peintre s'abandonne à sa fureur sacrée jusqu'au jour où, humble et repentant, de Waroquier expie ses péchés d'orgueil dans la dévote étude de la nature. A cette alternative de lyrisme et d'humilité patiente, nous devons les plus belles pages qu'il ait signées.

Définir après ça une personnalité aussi complexe n'est pas facile et classer de Waroquier sans tenir compte de ses diverses manières dans telle ou telle catégorie de peintres est un procédé dont on s'est fréquemment servi à son égard et qui est absolument injuste. On a voulu voir en lui un tributaire du Japon, longtemps après qu'il se fut affranchi de son influence, et l'on a parlé de son « graphisme linéaire » alors qu'il l'avait résolument répudié et s'était tourné vers la peinture proprement dite.

Sans doute l'influence japonaise fut-elle prépondérante au début de sa carrière, car l'Impressionnisme qui l'avait conquis, ne pouvait le retenir longtemps. Au fond de l'Impressionnisme, il y a la négation des formes et Waroquier cherchait au contraire à faire jaillir du réseau des lignes les formes et les volumes qu'elles doivent exprimer. L'estampe japonaise lui parut pour la formule idéale, compatible avec la formule impressionnaliste. Car à la fin du siècle dernier, l'Ecole de 1875 avait conclu avec l'Extrême-Orient une étroite alliance. La diffusion de ces deux esthétiques avait pour auteurs principaux Durand-Rueil et l'antiquaire Bing chez lesquels le jeune de Waroquier faisait de longues sta-

tions. Le passage dut se faire insensiblement et ce n'était pas là tourner casaque comme on pourrait le croire.

Quoiqu'il en soit, de 1905 à 1910, de Waroquier fait partie du groupe Japonais et dans ses panoramas du littoral Breton, d'une étonnante précision topographique, on croit voir voguer les jonques à voile carrée. Pour charmants que soient ses pastiches, il ne faudrait leur donner trop d'importance, ni les reprocher à l'artiste avec trop d'âpreté. Il le savait bien, parbleu, qu'il imitait les graveurs japonais, mais l'originalité, quand elle existe, ne manque jamais de se dégager des imitations les plus serviles. De Waroquier avait raison. Ayant travaillé sans maîtres, hostile à l'enseignement des *Bozards*, il lui fallait bien se chercher. On se découvre, on ne s'invente pas. Lorsque Waroquier partit pour l'Italie, sa personnalité s'affirmait lentement et apparaissait dans des détails significatifs. Il avait déjà un mode de notation qui lui était propre, une manière à lui de traiter les minéraux sur les plantes, une écriture déjà formée. C'est le style qu'il cherchait encore.

Le voyage d'Italie fut son chemin de Damas. La volonté de puissance qui était en lui, sa violence disciplinée, avaient eu sur le sol italien leur plus splendide épanouissement aux temps héroïques et l'on conçoit l'ivresse qui vous prend au spectacle de tant de grandeur. De Waroquier doit regretter le temps des Condottière et de fait, il a, quand il s'anime, je ne sais quoi de ce Wallenstein dont Van Dyck nous a conservé la fière image inapaisée.

En Italie, Waroquier connut les fresquistes ; il étudia leurs procédés, leurs ordonnances, leur perspective. La peinture murale parut convenir à son génie. Il rêva de vastes ensembles. En attendant il brossait d'âpres toiles, paysages de déroute balayés par le vent du Brenner. Il entassait Pélion sur Ossa dans de fantastiques boule-

versements, se complaisant à retracer les souffrances de la pierre creusée par l'érosion, fendue par le gel, calcinée par le soleil. Ses survivances de la période japonaise se retrouvent çà et là dans l'improviste de la mise en toile et l'imprévu des perspectives. Mais la couleur pâle et les teintes plates, les blancs dont il se servait montrent bien qu'il peignait sur toile faute d'avoir des murs à enduire. De plus en plus il tendait vers la composition fermée, celle qui tient compte du cadre et le fait participer à la vie du tableau ; il trouva d'ailleurs qu'à emprisonner les sujets de composition dans des formules préétablies on arrive facilement à l'insincérité et que d'autre part on se répète. En outre, la maigreur de son dessin que la matière colorante ne recouvrait même plus, l'amenait à sacrifier complètement la perspective aérienne — la troisième dimension — sans laquelle il n'y a pas de peinture de chevalet. Soucieux de délimiter les volumes des formes ou leurs intervalles, attiré par « le côté caillou » de la montagne pour emprunter ses propres expressions, il avait renoncé à la couleur. Tout prenait un aspect crayeux et pâle. L'échec avait sa grandeur. Certains de ces paysages de l'Italie du Nord, du lac de Garde surtout, peuvent figurer parmi les chefs-d'œuvre de Waroquier. Jamais on n'avait célébré avec tant d'amour l'austère beauté du roc et les chaînes qui du Cadore aux Dolomites dressent dans des ciels épiques leur « gigantesque horreur. »



Lorsqu'il eut compris qu'il s'égarait, de Waroquier crut se reprendre. Il se mit à peindre aussi noir qu'il avait peint clair. Du coup, sa fantaisie se donna libre cours ; la précision qu'il recherchait avant tout, le fameux

« graphismes » disparut de ses tableaux. Il composa des paysages de rêve d'un aspect sinistre ; des golfes couleur d'encre violette battirent de leurs eaux des rochers monstrueux. De Waroquier était emporté par un véritable Maëlstrom. Il commit à cette époque un grand nombre de crimes passionnels !

Bien qu'il soit difficile d'établir la chronologie des œuvres, il paraît vraisemblable que de Waroquier ait abandonné de bonne heure cette manière adoptée par réaction. De fréquents voyages aux pays du Midi, il rapporta d'études excellentes, vues de Corse ou de Provence, dans lesquelles apparaissait déjà un souci plus vif de la couleur et de l'atmosphère. Il élargissait sa gamme, enrichissait sa palette et s'acheminait doucement vers un art plus strictement pictural.

Les paysages Espagnols qu'il envoyait au dernier Salon d'Automne, les vues de Venise dont il faisait une exposition à la Galerie Druet montrent bien que Waroquier veut être peintre et non plus décorateur. Pourtant sa couleur peut surprendre. Elle a peu d'éclat et paraît monotone. Puis l'œil se fait et distingue une variété infinie d'ocres, de jaunes, de terres et de bruns, sous ses dessins rehaussés, la délicatesse du ton est exquise et le trait n'a rien perdu de sa netteté ni le sentiment, de son âpreté primitive. C'est peut-être aux œuvres de sa maturité qu'Henry de Waroquier devra la place qu'il occupera dans l'histoire de l'Art contemporain.

Au cours de sa carrière l'artiste a toujours été sincère autant qu'on peut l'être, cependant son originalité n'a jamais paru si accusée. De Waroquier peut aujourd'hui revendiquer ses défauts comme ses qualités puisqu'il ne doit rien à l'imitation ni à la mode. Devant la Nature qu'il a fiévreusement consultée, il oublie les modèles qui pourraient s'interposer entre Elle et lui. Sans inquiétude désormais, il affirme son talent énergique dans des œuvres définitives.

« Un chef-d'œuvre ? répondait-il à je ne sais quelle question, c'est plus simple que tout ça. On oublie la qualité d'une œuvre d'Art pour ne s'occuper que des tendances et pourtant la qualité seule devrait compter... » De Waroquier est-il aussi indifférent qu'on pourrait le croire à la philosophie de son art ? Il est difficile de l'affirmer. Cet homme doué sous le rapport de l'esprit devient devant la Nature le plus direct des peintres et ce dont il s'occupa le moins c'est la théorie. « Un chef-d'œuvre c'est plus simple que tout ça... »

OLD SHERIDAN.



Flâneries et Commentaires du Monsieur aux lorgnons de fer

La lecture des quotidiens est devenue singulièrement évocatrice. Comme les élections approchent, elle nous révèle des congrès d'initiales, des réunions de majuscules où les partis épuisent pour définir leurs nuances toutes les combinaisons alphabétiques.

La littérature se met au service de la politique. M. Paul Boncour cite Michel de l'Hospital... l'heure est grave !

Ajoutez à cela, les imbroglios financiers, une odeur de pétrole, la poussière triste des charbons, les crimes habituels, les scandales latents, cependant qu'imperturbables, un pied en l'air, leur serviette sous le bras, des experts se laissent surprendre un peu partout par les kodacks, sur le perron des Palaces internationaux.

En sixième page, où roulent ses cascades de chiffres et de noms mystérieux, la Bourse dispute la place au feuilleton. Car, l'Europe « fait des affaires », elle a la fièvre.

Avant-guerre, c'était une bonne dame respectable et bien apparentée, quelque chose comme la veuve d'un officier supérieur autrefois élevée par les Ursulines. Elle avait du 3 o/o perpétuel dans son réticule, s'en contentait, vivait heureuse. Aujourd'hui, la vieille porte perruque et mâchoire d'or, elle joue sur la Royal-Dutch, l'Utah Copper et l'Est Asiatic. Les nègres pincent le banjo pour la faire danser ; dans ses salons, Michel-Georges-Michel va chercher le sujet de ses chroniques hebdomadaires. Rabevel la conseille. Lewis est son amant de cœur.

Tel est, en effet, le béguin de votre âge mûr, pauvre madame Europe ! Vous aimâtes Roland, Perceval, Amadis, le jeune et beau Dunois, des poètes, des capitaines. Vous connûtes même, Dieu vous pardonne, des moines chevaleresques, des abbés courtois. Vous cé-

dâtes aux ruffians de la belle époque et tout récemment encore, à ces frêles enfants que la mort devait aller ravir en plein ciel, dans le crépitement des mitrailleuses.

Jamais encore, vos regards, si ce n'est pour rire ou mépriser, ne s'étaient posés sur Shylock, Turcaret ou Monsieur Lechat. Cependant, au milieu du désarroi général, c'est vers « l'homme d'affaires » que vous les tournez aujourd'hui non sans complaisance.

On vous a cuisiné un bel amant pour les heures troubles, aux studios d'Hollywood et de Californie. Je l'imagine, en premier plan, œil énergique, menton volontaire, assis devant son bureau, à la veille de truster la production du monde. Les dactylographes courent, affolées... des comparses vont et viennent... Comme il est calme, lui, au milieu de la fusillade des Underwoods : ses tempes grisonnent à peine, ses dents étincellent quand il sourit, son costume de sport est plus beau que tous les pourpoints. Il tient les capitales, chiennes soumises, en laisse au bout d'un fil. Il téléphone, ô prodige, avec « le mépris des milliards, comme une fleur, aux lèvres. »

Vous aimez cet homme, vieille Europe parce qu'il symbolise à vos yeux naïfs, la grande aventure internationale, parce qu'il règne, croyez-vous, sur les Palaces des côtes heureuses, sur les ports laborieux aux matins grondants de rumeurs, touffus de gestes et si beaux encore, le soir quand la tristesse des fanaux danse, verte et rouge, sur l'eau nocturne.

Au royaume de la réalité, sous le signe implacable de l'or, il se trouve encore des illusions romantiques. Une génération grandit qui s'imagine avoir tué le rêve au profit de l'action : qu'elle se détrompe. Sa brutalité masque de vieux attendrissements, son cynisme est plus rococo que le monologue d'Hernani.

J'ai rencontré, l'autre jour au café, un jeune homme vêtu correctement et affublé de lunettes géantes.

— « Ah ! Ah ! vous voilà, rêveur, m'a déclaré ce réaliste. Eh bien, la littérature ça vous rapporte? Non? Quelle folie ! Faites donc des affaires, sacrebleu ! » Puis, tirant de sa poche un stylomine et un calepin qu'il me mit sous les yeux : « Ce matin j'ai pris com-

mande pour 200 tonnes, à deux mois, C. A. F., trois-mille-cinq ! Je joue gros. Mais j'ai X et Y dans la manche. J'enlève l'affaire à la Mexican Export... mieux encore, je passe contrat demain avec les Pétroles Bretons. Si la livre tient... c'est la fortune. Garçon... appelez-moi le chasseur ! Adieu poète ! »

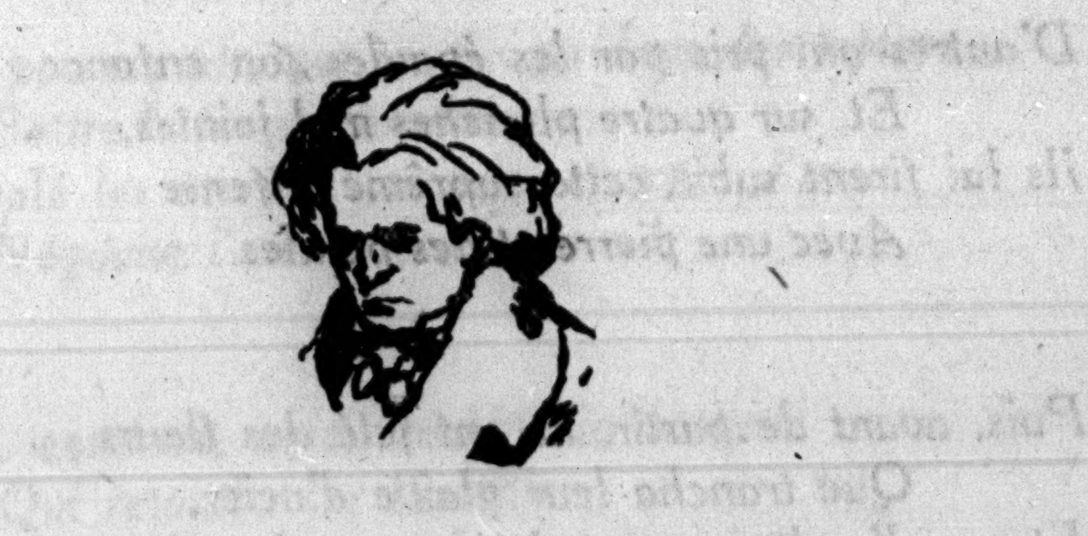
Et le visionnaire s'en fut dignement persuadé de ne point rêver, sûr de n'avoir consenti nulle concession au lyrisme, ni fait à la raison aucune entorse. Cent ans plus tôt, ce même adolescent, jouant les Werther en gilet jonquille, comme il interprète aujourd'hui les scénarios financiers de la Paramount, se fut sans doute suicidé pour une Charlotte sentimentale.....

....

Pour l'homme d'Hollywood, la vieille dame engagera ses bijoux de famille au Mont-de-Piété des emprunts nationaux, les experts impassibles feront plusieurs fois le tour du Monde avec leur serviette sous le bras, les ministres seront ébranlés, les diplomates sur les dents...

Lorsque la fièvre sera tombée, quand le film se terminera, le fantoche glorieux cèdera sur l'écran sa place à d'autres fantoches. Et nous oublierons ce gaillard qui vendait C. A. F., bazardait C. I. F., portait lunettes et téléphonait si bien.

Charles Brun.



L'Enfant Crucifié

L'oiseau crucifié qui pourrit sur la porte
C'est l'image de ton enfance :
Ils l'ont clouée et sous les rires elle est morte,
Ecartelée et sans défense.

D'autres qui, dans l'orgueil de leur effort fécond,
S'en revenaient sous leur drapeau,
A l'heure où, sur le corps du ciel roux, un faucon
Tire des lanières de peau,

A l'heure où le soleil crible les étangs morts
D'une mitraille d'or fondu,
A l'heure où la lumière efface le remords
Avec l'ombre en nous descendu,

D'autres ont pris par les épaules ton enfance
Et, sur quatre planches mal jointes,
Ils lui firent subir cette suprême offense
Avec une pierre et des pointes.

Puis, avant de partir, ils ont jeté des fleurs
Que trancha leur glaive d'acier,
Et sur elles le sang coule, comme les pleurs
De ce beau soir supplicié.

Et cette gangue parfumée atteint ses hanches,
Humides de sang et de sèves,
De sorte que l'enfant cloué contre les planches
Meurt sur le monceau de ses rêves.

Toi qui survis et qui n'a pas empli tes mains
De pétales ensanglantés,
Tu rôderas sans souvenirs, sur les chemins,
Par les hivers et les étés,

Car tu livras l'enfant pensif à ces Barbares
Et tu les suivis dans la brume :
Les rayons du soleil entraient comme des barres
De fer rouge dans l'eau qui fume ;

Et les mouettes qui rasaient la mer étale,
Comme les franges d'un rideau,
S'enfuyaient comme toi de la porte fatale
Ployant sous son double fardeau.

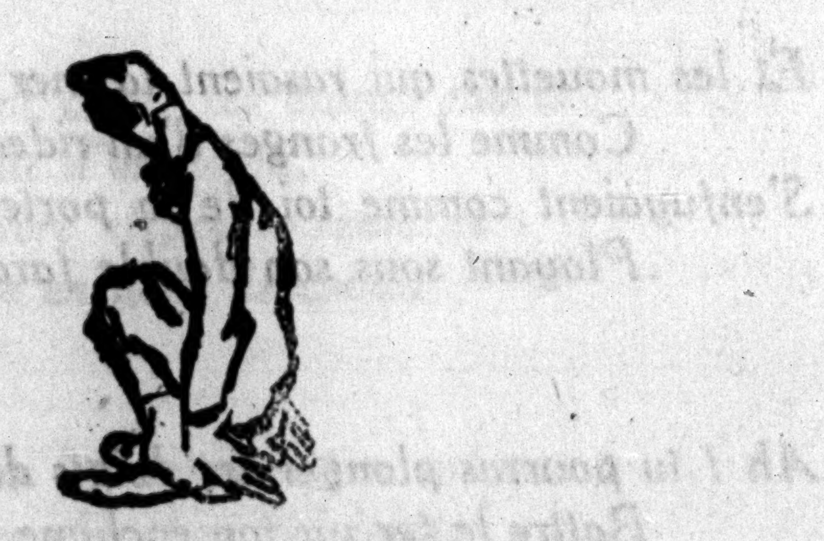
Ah ! tu pourras plonger tes doigts dans des trésors,
Battre le fer sur ton enclume ;
Ayant volé les mers et les soirs chargés d'ors,
Négocier l'ambre et l'écume !

Marche, combats, agis, déchire la tenture
Qui retombe sur l'avenir ;
Accroche chaque jour ton glaive à la ceinture,
Ne sois point las de conquérir.

Puisque tu renias, pour cette œuvre servile,
Le plus subtil de ton passé,
Quand même tu serais le maître d'une ville,
Tu mourras pauvre et délaissé.

Tu mourras sans écho sur ton or inutile,
Et, dans le soir horrifié,
Le soleil roux pendra, sur le ciel qui rutile,
Comme l'enfant crucifié.

Marcel NALPAS.



L'Allée Pensive

L'HOMME QUI DORT SUR LA MER

Devant le calme et dur regard de Claude, je compris que le drame de ma vie importait peu et je ne fis pas une réflexion sur mon étrange destin. Il demeurait préoccupé par des pensées inconnues et son visage se contractait encore par moments, comme une eau qui a été troublée et qui est longue à s'aplanir. Antoine Carmel était bien peu de chose auprès de Claude Dessein. J'avais subi ma destinée et lui créait la sienne. Mais il y a toujours eu plus de tragique dans les événements que je n'ai pas voulu que dans les catastrophes qu'il a provoquées.

Certes, il était légitime que le gérant s'émut de la présence dans son établissement de deux jeunes gens à l'allure gauche aux vêtements démodés et dont l'addition avait été réglée par un homme qui venait de sortir, les menottes aux mains. Aussi, je ne m'étonnai pas lorsqu'il crut devoir nous avertir, avec une politesse onctueuse, qu'il lui semblait préférable, notre repas étant fini, que nous prissions le même chemin que notre ami. Nous nous levâmes donc, Claude et moi, dans le tumulte intérieur suscité par les vins et il y eut, sitôt le seuil franchi le grondement du vent autour de nos oreilles, creux et léger comme le bruit des eaux dans une conque. Il était temps que je reprisse notion de moi. Mais, le moyen de retrouver ma personnalité en présence de Claude? J'aurais pu le quitter en prenant, sans l'avertir, une direction opposée à la sienne ; mais je me sentais englué dans son sillage. Et, sans me parler, il m'entraîna encore, par des rues qui m'éloignaient de chez moi, vers l'odeur froide de la mer. Il marchait en rasant les murs et en faisant traîner, par moments, le bout de son ongle sur la surface grenue des façades.

Des rues s'écoulèrent ainsi, le long de nous, silen-

cieuses, avec des chiens qui fouillaient des tas d'ordures et, ça et là, des femmes obliques dans le chambranle des portes, les mains enfouies dans les poches de leurs tabliers. Au-dessus de la plaine marécageuse, il y avait une petite lumière qui n'éclairait point la nuit, clarté égoïste et sans chaleur, concentrée en elle-même, et c'était la lueur menue de mon âme en veilleuse. Ainsi vous pouviez défiler, fantômes et chimères, regrets inconsistants, pauvres dégoûts, sentiments clairs et purs qui dansez sur la prairie comme des jeune filles au matin. Vous pouvier rôder et tournoyer dans ces ténèbres, je ne vous voyais pas. Et je cheminais pesamment derrière Claude Dessein ; mes épaules engourdies ne sentaient plus le fardeau de ma vie; seules se dessinaient des impostes rougies par des chandelles fumeuses au-dessus de boutiques fermées. Sous le faisceau des réverbères, des écorces de melon comme des croissants de lune, flottaient en tournoyant sur l'eau noueuse des ruisseaux. A cette heure, il y avait une petite maison dans la campagne, avec, au coude de l'escalier, une lampe dont la mèche baissée projetait l'ombre de la rampe sur le mur. Et ma mère qui n'avait point encore entendu, au bout de mes pas dans le jardin, s'ouvrir la porte discrète devait se tourner et se retourner dans son lit. Et moi je traînais son pauvre sommeil dans de sales rues.

Au bout d'une venelle plus obscure et plus étroite, la mer se déplia tout d'un coup.

Elle ne fut pas la porteuse de voiles et de rêves, mais une obscure réalité. Avant d'arriver à elle, il y avait des pavés en losange sertis dans de la boue, et une rangée de vieux canons noyés, la culasse en l'air, dans le ciment des bordures retenait des câbles et des chaînes. Claude marcha vers des mahonnes qui s'élevaient et s'affaissaient doucement comme une poitrine qui respire. En face de la troisième, il sauta du quai sur la proue qui l'exhaussa dans le ciel. Plate sur l'eau, la mahonne avait un gouffre central, ceinturé à mi-hauteur par une galerie. On y descendait au moyen d'une échelle de fer verticale, et il y avait là-dessous une ombre plus épaisse que la nuit. Je suivis le chemin périlleux, et Claude se dirigea vers le côté de la mahonne

opposé à la lune. Il s'allongea sur le plancher, la nuque appuyée sur un rouleau de cordes, pour dormir. Pourquoi étais-je là ? M'avait-il dit de le suivre ? L'air du large avait rafraîchi mon front et mes tempes et je raisonnai plus lucidement. Je m'aperçus que j'avais suivi, par des chemins tortueux, le guide qui ne m'avait point appelé ; et au terme de cette longue promenade il s'endormait sur la mer sans m'avoir dit une parole! Mais, abandonné au sommeil, il abdiquait cette puissante volonté que j'avais subie sans qu'il l'exprimât; l'attirance était brisée et rien ne s'opposait à ce que je revinsse sur mes pas. Et en face de nous, il y avait un point rouge, suspendu dans le vide, qui s'allumait et s'éteignait. Je compris que c'était une cigarette et que d'autres hommes logeaient dans la mahonne. Voici Claude mêlé aux ruffians et aux sans logis et moi qui l'ai accompagné ! Dans cette ville tumultueuse, il y a des êtres qui ne peuvent pas supporter sur leur sommeil la masse épaisse des maisons. Et aussi, il y a des seuils hostile qui se ferment aux errants dénués. Seule la mer demeure hospitalisée et elle berce dans ses dortoirs flottants, les fantasques, les fous, les miséreux et les rôdeurs tourmentés par l'atavique nostalgie des galères aux lits de bois.

Une crainte confuse me saisit et la pensée me traversa que je ne pouvais abandonner Claude dans cette circonstance. Il dormait contre moi ; il était faible et désarmé, et il avait des vêtements qui, pour n'être point de première fraîcheur, pouvaient tenter cependant des va-nus pieds en guenilles.

Je demeurai près de lui, comptant qu'il s'éveillerait bientôt et que, l'esprit désembrumé, il me demanderait de le reconduire chez ses parents. Une horloge lointaine tinta un coup et, quelques minutes après, la réplique ayant renouvelé ce son unique, je compris qu'il était une heure et moins tard que je ne croyais. Je m'adossai aux parois de la mahonne et, pour hâter la fin de cette situation stupide, je fis une courte prière.

Puis, j'entendis près de nous un gazouillement et des bruits de baisers. Et le vent qui passait dans le ciel libre, au-dessus du grand trou carré par où nous étions descendus, couvrait par intervalles, la musique de ces

obscures amours. Elle devait être assise contre lui, et elle apportait, dans cette nuit où nous étions plongés, des souvenirs d'églantines sur des buissons. C'était ainsi que je l'imaginais, et elle devait avoir, sortant de ses petites manches en loques, des bras dorés par le soleil comme ces pêches brunes qui poussent dans les vignes. Elle n'avait pas la voix rauque des filles qui ont le larynx éraillé à la suite de leurs stations aux coins des rues, par tous les temps. Mais, claire, jeune et légère elle disait des mots, étouffés souvent quand les bouches s'unissaient. Tant de fraîcheur et tant de grâce ne furent point dépensées sans émouvoir profondément ma chair. Et le mou balancement de la mahonne aux flancs de l'eau engourdirent mon esprit dans une rêverie voluptueuse.

Mais leur conversation, que je percevais par bribes, ne se cantonna pas longtemps dans les mièvres régions de l'amour. J'entendis même cette phrase (et elle suscita tout d'un coup le monde obscur qui vivait à mon insu autour de moi).

— Ils l'ont chipé dans un chic restaurant et quand sa gonzesse apprendra la chose, elle en pleurera une pleine soupière ! »

Et la femme de rire, puis, la voix attendrie :

— Pauvre fille, elle l'aime tant !

Après il y eut comme un réglement de comptes et des bruits de billets froissés, des tintements de monnaie qu'on fait couler d'une main dans l'autre, pour dénombrer les pièces.

Mais l'amoureuse, posant sa main sur le bras de l'homme, dit dans un souffle :

— Pas si fort ! Sait-on qui dort là-dessous ?

Et Claude ayant eu en dormant un râclement de gosier :

— Tu vois, dit-elle, changeons de place. Ils dorment où nous dormons et ils attendent pour nous prendre à leur heure.

J'entendis un bruit sec, comme d'un couteau à cran d'arrêt qui s'ouvre.

Marcel NALPAS.

Les Livres

Lewis et Irène, par Paul Morand.

A certaines époques réapparaît le Financier. Fermier général, usurier, corsaire, magnat, suivant l'étiquette du jour, il s'impose à la littérature comme une réclame lumineuse. Il absorbe le théâtre, le roman de mœurs, l'économie politique ; la poésie, seule réfractaire, s'écarte de lui en parente pauvre.

On pense alors que cela va mal. Et de fait, son apparition coïncide toujours avec les pires embarras d'argent. Sa figure se dresse enigmatique et secourable comme le viatique aux yeux du mourant. Bientôt il devient une sorte de démiurge, une puissance quasi-mystique et redoutable.

Nous avons eu *Rabevel*. Voici *Lewis et Irène*, tout cela quand baisse le franc ! Je ne suis pas sûr que M. Paul Morand s'occupe de finances, je crois même le contraire. Mais on peut affirmer qu'il nous présente un financier bien singulier.

Lewis et Irène, à vrai dire n'est pas un roman, c'est une double maquette. Irène c'est la finance traditionnelle, méthodique, prévoyante, documentée ; Lewis c'est la fantaisie pure à propos d'argent, la spéculation au petit bonheur, l'improvisation, le désordre. Je ne sache pas qu'on fasse ainsi fortune.

Le héros de Paul Morand est un original, un esprit désœuvré. Il ne travaille pas il joue. Il fait de la banque comme il fait du hockey. Facétieux et léger, il court le monde, achète en bavardant derrière un corbillard, une solfatare en Sicile cinq millions ; à la seule idée du voyage il ne pense plus à l'affaire, vole au rivage sicilien, s'y baigne, s'ébroue des heures entières et vit comme une étoile de mer. Et ainsi de suite, car le procédé est minutieusement exploité, beaucoup mieux que la solfatare. Son adversaire est Irène, de la banque Apostolatos, qui l'encercle, le paralyse et le force à vendre. Il est donc à sa merci. A quoi songe-t-il ? A la séduire. Et comment s'y prend-il ? Avec des gamineries et des mots, un ensemble de hardiesse et de camaraderie spirituelle. Irène cèdera un peu plus tard, mais pour former le plus mal assorti, c'est-à-dire le plus commun des ménages. Ils renonceront tous deux à la finance. Voilà qui est singulier : on

ne renonce pas à son vice quand il vous tient. Lewis lâche sa banque en plein désarroi. Il n'a mis personne au courant ; rien n'est en ordre, mais il s'en va, très loin, en Orient, dans l'île natale d'Irène, une sorte de rocher aride et blanc comme un drap jeté dans une cuve de bleu. Naturellement il s'y ennuie à mourir ; il est de la race des gens qui ne vivent que de bruit, n'ayant en eux aucune musique. Il lui faut retourner vers ses plaisirs dont Irène le sèvre. Et leur amour de pacotille n'y résiste pas. Chose surprenante ces époux singuliers en rompant tout lien conjugal deviendront d'admirables associés quand l'argent seul les unira !

Mais Lewis n'a jamais eu la vocation véritable de l'argent ! C'est un homme qui s'ennuie et que le jeu des valeurs distrait. Je me demande pourquoi il revient à la banque plutôt qu'à ses chevaux.

La vérité, n'en déplaise à M. Paul Morand est que ses personnages sont des fantoches. Aucun ne vit. Ces marionnettes qui défilent sur la toile de son petit Guignol ont des pirouettes cocasses, des propos plaisants ; mais on voit trop de fils s'agiter sur le fond et pas assez d'étoffe sur ces mannequins. Ces gens ont l'air d'aimables mécaniques. Faits de tringles articulées, ils jouent sous leurs oripeaux d'identiques sarabandes.

Ce qui vit dans cette œuvre, c'est la toile de fond. Paul Morand est le Monsieur du Sleeping-Car, il donne à ses tableaux la précision, l'instantané du film. Tel croquis de Sicile ou de Londres reste en nos mémoires. Telle impression d'hôtel ou de gare, toujours très modernes, de salle d'attente aux promesses fallacieuses d'affiches, de *lavatory* aux faïences pâles, de toilette et de mondanité un peu extravagante, souvent exotique, traduit bien ce qui lui est propre, définit son genre. Car dans *Lewis et Irène* le plus intéressant c'est lui-même, ce sont des souvenirs de voyage, pendant sa carrière diplomatique, c'est surtout le récit, la langue ; et voilà qui mérite mieux notre curiosité. Non que le style soit de la grande famille et fasse songer à l'un quelconque des beaux langages littéraires, non qu'il soit une création comme on l'a dit, mais parce qu'il est un mode ingénieux d'écriture avec des trouvailles imprévues d'images, telles des notes brusques de jazz-band.

Par exemple Paul Morand nous dira ceci :

Il se tenait modestement dans le coin comme un crachoir.

Les jours se suivaient, monotones comme des coureurs de fond avec leur feuille de calendrier épinglée au dos.

... ces marais-salants où le sel dépose des baves blanches d'escargots

... montrant... un nez crochu féroce, tenu en laisse par la chaîne du lorgnon.

J'aime que vous soyez gaie. Vous avez l'air d'un chèque sans provision,

et l'humour naît ici de l'adoption par le romancier d'un argot moderne, jargon du sport ou de la corbeille.

Mais il dit aussi :

Cette nécropole, gare de triage où les vagons de marbre avaient à jamais bifurqué.

les cheveux d'Irène fins comme des fils de magnéto

et tout de suite on voit l'inconvénient du procédé : le mauvais goût.

Au reste, quand on en tient les fils, ce style est très imitable. « A la manière de Paul Morand » serait un jeu pour Ch. Reboux. Accoupler deux images étrangères, deux objets les moins faits pour voisiner relève de l'humour, de l'esprit ; c'est un exercice qui peut être défendu à certains, mais qui possède ses spécialistes, ses virtuoses, et ne va jamais très loin. Autre chose eut été de faire vivre profondément ces deux pantins que sont Lewis et Irène, de substituer quelques onces de chair à cette quincaillerie et de faire battre un cœur là-dedans. M. Paul Morand les fait se trémousser. Ne lui demandons pas le reste.

Rabevel par Lucien Fabre (Prix Goncourt 1923. N. R. F.).

Voici poisson d'une autre roche. Nous avions omis d'en parler et pour cause. Mais la figure du pseudo-financier Lewis nous ramène à celle moins récente de Bernard Rabevel. L'une complète l'autre comme le cadre le portrait. Accrochons le tout à la cimaise. Aimez-vous la symétrie ? J'en raffole.

Tout d'abord qu'on veuille bien excuser cette longue indifférence à l'égard du Goncourt. Mais il m'a fallu réaliser quelques économies. Pensez-y : trois volumes ! J'ai réussi à joindre le deuxième tome, puis le troisième et finalement le premier. Alors j'ai connu une véritable épreuve. En un tour d'horloge, on gringnotait naguère un livre, on enterrait proprement le jeune homme gorgé de cocktails ou la maléfique vierge de minuit passé. L'idylle s'achevait à l'aube comme un bal masqué. Trois volu-

mes pour un roman peste ! mais nous revoici au roman anglais ou au *Grand Cyrus*, à ces petites fantaisies qui absorbaient des vies de patriarches.

N'importe, il est des devoirs qui s'imposent sans réticence. Celui de lire Rabevel m'est apparu avec une suffisante clarté.

Pour comprendre le dernier vote des Goncourt il faut se reporter aux précédents. Ils ont voulu sans doute réagir contre l'essai ou la nouvelle présentés sous forme de roman. Ils ont voulu renouer avec l'ancienne tradition et ont choisi une œuvre longue et touffue parce que l'auteur a tenté de peindre une époque, de fixer un type, de traiter des idées générales. Y a-t-il réussi ? Toutes les situations s'y rencontrent, les plus feuilletonnesques par endroits, toutes les ressources du mélo sont utilisées, tous les problèmes de l'époque abordés. Au service de ces matériaux, nous trouvons un narrateur de talent, un peintre et parfois un poète. Le récit est attachant sauf vers la fin où l'auteur ne se tient plus et bâcle ; il est épicé d'observations curieuses, souligné de mots heureux, orné d'images. Des chapitres entiers, la fugue avec Angèle dans la campagne, le séjour à la Commanderie forment de beaux épisodes ; certaines pages ont un souffle épique.

Lucien Fabre est donc un romancier de grande allure. S'il doit beaucoup à ses devanciers — on a dit Balzac et Zola, j'ajouterai le père Hugo, parfois un Romain Rolland beaucoup moins sensitif il n'en a pas moins un tempérament très puissant, un magnifique don de vie. Ce qu'il conte, on le voit, on le sent parfois, il nous entraîne toujours quand il n'arrive pas à nous passionner. On l'aborde avec un peu d'effroi, on le lit avec grand intérêt.

Pourquoi donc se reprend-on si vite , se secoue-t-on comme au sortir du cinéma dans une rue illuminée ? Cela tient à beaucoup de choses.

Ce roman est habile mais artificiel. Il est trop bien et pourtant mal construit. Il papillotte et reste flou ; on n'en garde pas une lueur, mais des reflets brisés, une vision fragmentaire, inachevée. Surtout il nous laisse incrédules : vrai peut-être, il n'est certainement pas vraisemblable.

Que penser de ce héros grandi jusqu'à noyer tout de son ombre ? Rabevel est une sorte de Napoléon : il domine l'œuvre et la polarise. Les comparses apparaissent comme des satellites : ils lui doivent le peu de clarté qui s'échappe de leurs êtres amorphes. On ne les voit guère qu'à point nommé pour faciliter le

récit. Que dis-je, on en prévoit la venue, comme celle d'un confident chez Racine. Ils accourent sur un signe, baissent l'échine devant le grand homme, se laissent rouler avec une bonne volonté surprenante, aimer avec une faiblesse qui grise d'espoir tout lecteur timide.

Rabevel paraît et le récit s'ordonne comme un conte de fées : la fortune est bonne fille, l'amour, éphèbe complaisant. Son ami Blinkine se dépouille avec tendresse; Noë, Sernola et tant d'autres le servent sans discussion, François s'aveugle avec complaisance. Angèle, la femme de ce dernier, qu'il sacrifie, l'aime en esclave, Reine sa femme légitime n'est là que pour sa dot, et Orsat son beau-père ne vient que pour la lui verser.

Cela devient puéril. Cette rigueur mathématique exclut l'art qui doit mêler accidentellement l'imprévu au normal et ménager les transitions d'une véritable psychologie. La stratégie sentimentale de Lucien Fabre abonde en coups de foudre, en retraites subites, en capitulations sommaires. Dans le tome premier, Angèle d'abord hostile et froide sans calcul, tombe dans les bras de Rabevel après quelques paroles passionnées. Deux heures plus tard, la maîtresse de Blinkline, Claudie se laisse cueillir comme une fleur, et Bernard va de succès en victoire, ne rencontrant que des invertébrés ou des fantoches.

Et le jeu de massacre se poursuit tout au long. Rabevel entre dans la mine : il engueule le contremaître, pince l'ingénieur, surprend le comptable, coffre la cantinière ; il visite les bureaux de l'armateur Bordes : en un clin d'œil, il apprend les plus grands secrets, redresse les comptes, signale les abus, les réformes, se fait admirer et passe... A Paris, en un tour de main il fonde un journal, une Compagnie de navigation, berne deux banques, un Conseil général, deux sacripants qui disparaissent tout à coup nettoyés de leur or. Cela sans préjudice des affaires d'amour. Par une coïncidence encore naturelle, il rencontre une courtisane, il l'emmène et à la dernière limite du réparable s'aperçoit qu'il embrasse sa mère... Et ainsi de suite jusqu'à la fin. A qui la balle ? Qui tombera la nouvelle mariée ? Et Rabevel reste finalement seul avec ces cadavres de poupées.

Parfois, aux environs du Nouvel An je regarde volontiers les grands jouets électriques : La motrice suit un circuit parfait. Sur son passage les disques oscillent et s'abaissent les aiguillages se branchent, de grands bras basculent sur les passages à niveau, des fanaux s'allument, d'autres s'éteignent, parfois pour compléter l'illusion, un pont s'écroule dès que le convoi est passé,

un remblai s'affaisse... N'importe la machine imperturbable poursuit la route prévue entre en gare, en sort et recommence...

Je trouve en Rabevel le pendant de ce miracle. C'est de la littérature « meccano » d'un ingénieur de talent. Tout y est calculé coefficients et réactions ; l'intrigue suit une rampe côtée, les caractères se développent comme une fonction algébrique, ils sont soumis au jeu des forces qui rendent tout déraillement impossible.

Le résultat c'est la négation de l'art, — l'art n'élimine ni la logique ni l'imprévu, — et c'est aussi le défaut de tact qui entraîne le mépris des transitions et des lenteurs nécessaires. Il n'est pas vrai que toutes les âmes s'accordent ou se brisent dans un temps égal, qu'une femme s'éprenne ou se déprenne aussitôt qu'une autre. Ces notations, Lucien Fabre les a totalement escamotées.

Reste le sujet même du livre. A ce Mal des Ardents l'auteur consacre ses trois volumes d'études cliniques et à peine quelques lignes de thérapeutique. Ce n'est en somme qu'une forme de l'éternel mal du siècle. Une solidarité profonde unit l'homme et son temps, la machine et la force potentielle et le rapport qui en résulte est le régime. C'est ce dernier que notre époque accélère à l'affoler. Je l'admets: les rois fainéants ne sont pas morts d'un capotage et Madame de Sévigné n'a pas connu la crampe des dactylos. Mais cette banale remarque faite, notre Mal des Ardents se décompose en une quantité de maladies bien cataloguées et de vices connus. Leur synthèse en un tempérament est un pur artifice et cela n'est pas nouveau. Un Napoléon, un Charles XII, un Savonarole, tous les fous célèbres et les grands martyrs ne se sont-ils point « portés à l'extrême de leurs limites ? » *Nil novi*... Le Mal des Ardents s'appelle quelquefois le génie. Chez Rabevel c'est une fièvre lucide, un décalage de la machine sans plus.

Ce financier est-il plus véridique que celui de Paul Morand ? Pas davantage. C'est un anormal. Aucun d'eux ne rappelle l'authentique homme d'affaires froid, calculateur et sain de notre époque, le grand maître de la banque de l'usine ou de la mer. Qui donnera de ce financier un portrait sincère et puissant ? Lucien Fabre ? En vingt volumes ? A moins que ce ne soit en un seul...

Car il a beaucoup de talent.

Le Paradis à l'Ombre des Epées, par H. de Montherlant. (B. Grasset).

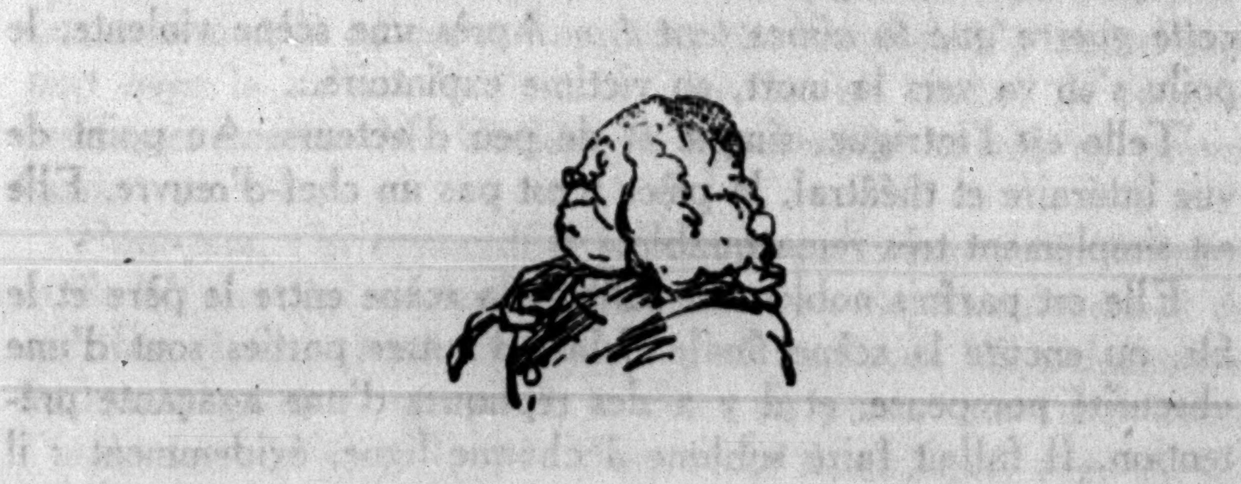
M. de Montherlant, lui, n'en a pas. Malgré l'assurance for-

melle de la bande, son mérite est aussi contestable que ses idées. Comment peut-on se plaire à ces rodomontades perpétuelles, à cette absence totale de goût et de sentiment, à cette vésanie du paradoxe dont nul moins que lui n'a le sens.

Tibre et Oronte, parallèle dérobé à deux vers latins, tout cela est bien spécieux, inutile. Le « Mens sana in corpore sano » ou Nietzsche à la rigueur sont bien supérieurs à cette doctrine sportive qui propose en exemple aux générations une détestable petite brute. Et point n'est besoin pour chérir le sport de mépriser le reste. D'ailleurs certains sports cessent déjà d'être en faveur. Tous se déclassent, sauf les coûteux, les inabordables. Comme des jouets éphémères passent du concours au bazar, du bazar à la foire, bientôt ils iront au ruisseau. Autrefois on boxait en chambre entre gentlemen, ou courait sur la pelouse entre gymnastes. Maintenant des nègres s'assomment aux rings de carrefour sous le regard hébété des foules ; des « pupils » de dix ans, sur la route nationale disputent des *cross*. Ainsi va le sport, comme toute mode. La gymnastique seule restera, protégée du professionnel cupide par la conjuration du silence et ses jeux désintéressés.

Que M. de Montherlant ne comprend-il cette double leçon de silence et de modestie ? « J'ai du génie — les femmes m'aiment « et je n'en ai cure — je suis beau comme un jeune dieu », ainsi quelques leit-motivs clament çà et là dans son œuvre les droits de M. de Montherlant à notre admiraton. C'est possible, mais à sa lecture, je n'ai pas senti poindre sur mon crâne des langues de feu. Je me refuse totalement à lui reconnaître cet esprit et ce charme qui font aimer un écrivain. Je ne parle pas du style évitant toujours de nommer les absents.

Jean BALLARD.



Les Théâtres

A LA COMEDIE FRANÇAISE : **Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe.** *Tragédie moderne de M. Paul Raynal.*

Enfin, la Comédie Française vient de revivre les beaux jours du temps jadis. On a sifflé, on a hurlé, on s'est battu, oui, on s'est battu ! Il y avait au balcon un monsieur penché comme une gargouille, qui faisait des gestes menaçants, tandis que des voix puissantes mugissaient des mots horribles. On se serait cru à la Bourse ; ce public y mettait toute son âme, comme s'il se fût agi de gagner de l'argent...

Le sujet de la pièce est des plus simples.

Par une nuit de 1915, un poilu vient en permission. En arrivant, il rassure sa fiancée, la jeune Aude, et son père. Mais un télégramme du régiment qui le rappelle l'a précédé. Il repartira le lendemain matin. Le père va se coucher. La jeune fiancée offre au soldat, son futur mari, tout ce qu'il ne lui demandait pas. Il accepte avec joie : la guerre a supprimé les conventions.

Quelques heures plus tard, le soldat explique à Aude que la guerre n'est pas finie, qu'elle sera très longue ; cette permission lui a été accordée parce qu'il s'est inscrit volontairement pour précéder les vagues d'assaut de la prochaine attaque : celle pour laquelle ce télégramme le rappelle. Il la console. Elle s'endort. Il pleure.

Au matin, il va partir. Le père découvre que les deux jeunes gens ont poussé leurs fiançailles un peu loin. Il blâme son fils d'avoir agi en soudard. Le fils reproche au vieillard sa quiétude, son ignorance de la guerre : « *Approche, pour la première fois, cette guerre que tu aimes tant !* » Après une scène violente, le poilu s'en va vers la mort, en victime expiatoire...

Telle est l'intrigue, simple et de peu d'acteurs. Au point de vue littéraire et théâtral, la pièce n'est pas un chef-d'œuvre. Elle est simplement très remarquable.

Elle est parfois noblement écrite : la scène entre le père et le fils, ou encore la scène finale. Mais d'autres parties sont d'une obscurité pompeuse, et il y a des répliques d'une agaçante prétention. Il fallait faire sublime à chaque ligne, évidemment ; il fallait donc avoir du génie.

Et puis, quoiqu'on dise, le personnage central n'est pas très sympathique. Ce soldat qui sait qu'il va mourir, et qui le cache à tout le monde, accepte le don de la belle Aude, qui a toutes les chances (si l'on peut dire) d'être une fille-mère. Ça n'est pas chic, ça n'est pas héroïque. C'est un peu la vilaine action du monsieur qui a une maladie cachée, et qui épouse une jeune fille ignorante. Je n'aime pas ça du tout.

D'autre part, M. Raynal, à ce qu'il me semble, a eu tort d'opposer le fils au père. Il voulait symboliser le conflit entre deux générations, entre ceux qui faisaient la guerre, et ceux qui, patriotes à bon compte, ce contentaient de la prêcher de loin. Si le vieux était l'oncle du poilu, beaucoup de répliques qui choquèrent de bons sexagénaires n'auraient chagriné personne. Car le public de théâtre est simpliste. Il n'a pas vu un soldat-martyr assénant quelques dures vérités sur le crâne d'un guerrier non mobilisable ; il a vu un fils qui malmenait son père. Et beaucoup de pères dans la salle, ont protesté.

Mais toutes les protestations n'étaient pas de cette qualité.

Il y avait là un bon nombre d'épiciers enrichis, de profiteurs, et de métèques. Ils ont été scandalisés par les discours de ce soldat défaitiste qui au mépris des traditions et des articles de journaux, n'aimait pas la guerre, et jetait par avance le discrédit sur la prochaine. D'autre part, il insinuait que *Celui dont on exige tout a le droit de tout exiger*, c'est-à-dire que « Les poilus ont des droits sur nous », comme le proclama M. Clemenceau dans une minute d'égarement. Idée éminemment subversive.

Ce ne fut donc pas la bataille d'Hernani, comme on nous l'annonçait.

Le soir d'*Hernani*, on se battit pour des questions de langue, de métrique, d'esthétique. On se battit *pour des doctrines littéraires*. C'est pourquoi *Hernani* reste une date.

Autour du *Tombeau*, on a manifesté pour ou contre les idées que contenait la pièce, et l'ampleur du scandale n'a aucun rapport avec la valeur de l'œuvre ; ce fut un chahut de réunion publique, comme M. Cachin ou M. Daudet savent en provoquer.

Pour moi, j'ai applaudi le soldat, le poilu martyr de Verdun et de l'Yser. J'ai applaudi les hautes idées de dévouement et de sacrifice à la cause commune. J'ai applaudi M. Alexandre, poilu authentique, qui avait le droit de porter sur une scène l'uniforme héroïque. Il joua d'un cœur magnifique, avec un art sobre et puissant à la fois ; il tint tête à l'orage qui montait de

la salle, et vécut le troisième acte en très grand acteur, sous les ovations lacérées de coups de sifflet. M. Léon Bernard tient le rôle ingrat du père. Il fut parfait de naturel et d'autorité. Quant à Mlle Ventura, elle fut très habile au premier acte, déchirante au deuxième, mystique au troisième. A eux trois, qui accomplirent si brillamment une tâche formidable, toute notre admiration.

PANEGYRIQUE DE M. QUINSON

Chacun connaît, au moins de nom, l'admirable M. Quinson. Il est le propriétaire de plusieurs scènes, telles que les Bouffes, le Palais-Royal, la Scala, la Daunou, etc., en outre, on affirme qu'il a des intérêts considérables dans quelques grands théâtres de Paris.

Détail remarquable : Tous ces théâtres gagnent de l'argent. Les Philistins ne s'étonnent point de cette anomalie. Ils disent simplement que M. Quinson a de la chance ; comme si l'on pouvait avoir de la chance matin et soir pendant dix ans ! Non. M. Quinson réussit parce qu'il réunit deux qualités rarement accouplées : le bon sens et l'audace.

Tous ces théâtres ont besoin, chaque année, de pièces nouvelles. Il y a donc, autour de M. Quinson une myriade d'auteurs dramatiques, qui voudraient bien faire danser leurs ours sur les tréteaux du puissant chef. Mais celui-ci qui reçoit dix manuscrits par jour, n'en accepte aucun ; et il s'est mis à faire des pièces lui-même.

Les auteurs blackboulés — qui sont presque tous critiques dramatiques dans différents journaux — ont alors commis une regrettable erreur. Ils ont cru que, comme Ingres son violon, Quinson avait sa contrebasse : en l'espèce, qu'il se prenait pour un écrivain. Ils ont donc proclamé que ses œuvres étaient belles, originales, et fortes, afin de titiller la vanité du puissant chef, et de glisser dans sa manche jusqu'à l'aisselle, comme font les espigaù de Provence.

M. Quinson a dû souffrir de se voir encore une fois, incompris.

Il ne se prend pas pour Molière, Dieu merci ! Et s'il écrit des comédies, ce n'est pas pour son plaisir ; c'est parce qu'il n'en trouve pas : toutes celles qu'on lui apporte ne feraient pas 25 représentations. Non pas qu'elles soient toutes mauvaises, ou banales, ou ratées ; elles peuvent très bien avoir une valeur artistique ; mais elles ne plairaient pas au public.

Le succès énorme du *Chasseur de chez Maxim's* et de quelques autres calembredaines navra cruellement tous les auteurs dramatiques. M. Quinson prit petit à petit la figure de l'Antechrist. Il est devenu le symbole de l'*Industrie*, l'*Accapareur*, le *Tyran sans Talent* ; et tout le monde profita de ce que ses pièces étaient grotesques pour le proclamer lâchement.

Mais tout à coup M. Quinson annonça qu'il allait fonder un *théâtre d'art*, avec le concours d'Antoine : et les critiques ont commis une erreur de plus. Ils ont vu dans le geste du Grand Industriel une sorte de sacrifice expiatoire : quelque chose comme un prix de vertu fondé avec les bénéfices de la Maison Tellier. Cruelle injure !

M. Quinson n'a nul remords, et nul souci de se faire pardonner quoique ce soit. Il continue simplement sa magnifique entreprise, qui est le trust du public.

Il s'est aperçu que, à côté des théâtres du Boulevard — les siens — plusieurs théâtres dits « d'*Avant-Garde* » comme l'Atelier, l'Œuvre, le Vieux Colombier, la Chimère, ont formé un public. Toutefois, ces groupes manquent d'esprit pratique ; ils ne savent pas exploiter ce public. M. Quinson voulut donc l'attirer chez lui.

Il avait un nouveau théâtre, à la rue de la Michodière. Il prendrait le nom d'Antoine pour enseigne. Et, comme il n'était pas tout à fait sûr que l'affaire réussirait, il la ferait avec l'argent de quelques mécènes. Combinaison admirable.

Il semble qu'Antoine au début de l'affaire, ait eu quelques illusions. Il a peut-être cru, pendant 24 heures, qu'on venait lui offrir un théâtre et de l'argent, c'est-à-dire de quoi travailler en paix au seul profit de l'*Art*. Il posa donc tout d'abord une condition ; il serait seul à choisir les œuvres que l'on représenterait.

M. Quinson fit semblant de réfléchir. Mais vous pensez bien qu'il ne songeait pas à accepter une clause de ce genre. Antoine choisissant les pièces, cela représentait à coup sûr trois cent mille francs par an de déficit. Il tergiversa, discuta... Antoine était inébranlable. M. Quinson s'est retiré. Aux yeux de la galerie, il a fait tout le possible ; il a prouvé sa sincérité. En outre, tous les journaux ont retenti de cette histoire : soit, un bon million de publicité gratuite. L'affaire s'annonce bien.

Comœdia a offert son concours. Dans le numéro du 29 janvier, on nous annonce la création de la *Société du Comité Quinson-Comœdia*. Voici les articles les plus intéressants du projet.

Afin de permettre à tout auteur dramatique ou compositeur

de musique, ayant écrit une œuvre de valeur, de pouvoir la faire représenter sur une scène parisienne, dans les meilleures conditions de succès, nous fondons une société dans laquelle nous appelons *deux cents* amis du théâtre.

Une Commission aura les pouvoirs les plus étendus pour désigner, en toute indépendance, les ouvrages dignes d'être représentés. Elle nommera son bureau, et choisira parmi ses membres, ceux qui devront faire partie des groupements en exercice.

Malgré l'avis de beaucoup de jeunes, qui tiennent M. Quinson pour suspect en matière d'art, je pense que ce projet est extrêmement intéressant. D'abord, personne ne peut affirmer que M. Quinson n'est pas un artiste. Je sais bien qu'il a écrit des pièces ineptes, ridicules, sans esprit ni goût. Mais ces pièces répondent exactement au but qu'il se proposait : faire plus de cent représentations. Cela n'est point petit. Il est téméraire de conclure que M. Quinson ne vaut pas plus que ses pièces : un cordonnier qui fait excellemment des chaussures orthopédiques n'est pas forcément boîteux.

Et puis, si M. Quinson s'occupe des jeunes, c'est qu'il pense gagner de l'argent. S'il en gagne, l'auteur joué aura sa part de pécune, et de la gloire en plus. Je ne vois pas pourquoi un jeune écrivain hésiterait à envoyer ses manuscrit au Comité Quinson-Comœdia.

J.-H. ROCHE.



La Musique

LA MUSIQUE A PARIS

Le public semble délaisser son attitude de « poussah torpide ». Les sifflets et les indignations véhémentes remplacent les claquettes également élogieuses.

La vénérable salle de la « Société des Concerts du Conservatoire » a, l'autre dimanche, essayé une petite colère contre les négrillons indécents et hystériques de l' « *Epiphanie* » de M. Caplet. A la Comédie-Française les honnêtes gens ont cherché des clefs dans la poche à révolver, à l'Opéra-Comique des cris pleins d'attention ont tenté de renseigner « *La Brebis égarée* ».

Les gilets rouges, les chevelures poudrées de pellicules, les feutres « esthétisants » des Concerts Colonnes et des réunions pourpres pourraient user de représailles : traîner, par exemple, Mozart aux poubelles ou siffler Bach, un triomphe de sifflets pour Bach. Ainsi changerait la manière de manifester les admirations.

En vérité, à l'exception de quelques indépendants, les sectes du public musical suivent avec une conscience — si l'on peut dire — grégaire les ordres divers des bergers critiques. Quant à la mode dans les questions artistiques elle n'est que le grand bruit organisé par une minorité aux idées avancées.

Certaines de ces doctrines on formes sont transitoires, d'autres se solidifient et se polarisent.

Grâce à la gloire établie de Rimsky-Korsakov et à l'auréole de l'école russe, le public du Châtelet a approuvé avec chaleur « *Hachisch* », de Liapounow. Toutes séductions paraient cette œuvre, depuis le titre jusqu'au nom de l'auteur. Les couleurs vives de bonbon anglais — sous-produits de « *Shérazade* » — les roses de poitrinaire et les verts de ruban soyeux ont coulé de la palette, canalisés par un métier séduisant. Un critique a signalé un thème à l'évocation burlesque pour les amateurs des cris de Paris. De même il est difficile pour un Provençal d'écouter sans sourire l'ouverture de « *Gwendoline* ».

Enfin, le « subtil et puissant » narcotique a plu, alors qu'aux Grands Concerts Modernes plus de réserve a laissé clapoter au loin les flots de « *Mon lac* » du chef d'orchestre lyonnais, M. Witkowski, nom cependant apte à illustrer un musicien.

M. Witkowski a marié la sonorité blanche du piano — vert du hautbois, rouge de la trompette, azur des chanterelles, dirait une parodie — avec l'orchestre polychrome. La tentative est toujours hardie. Tout musicien ne possède pas en ce cas la virtuosité et la désinvolture de Stravinsky qui réussit, comme en se jouant, à réconcilier les timbres les plus ennemis.

Les acrobaties digitales de Mlle Blanche Selva, ligne ondulante et souvent bien cachée dans la pâte sonore ont contribué à évoquer divers aspects de la vieille « Phusis », source à laquelle retourne toujours l'artiste, idée critique obligatoire, après les pires contorsions délisquescentes.

Les brises ont donc fait leurs pirouettes, les travaux bovins et augustes se sont rafraîchis à l'éventail humide des eaux, puis le sentiment calme et profond, crépusculaire et moral, la splendeur tranquille de la nature et patati et patata s'est étendu avec la sérénité d'une excellente digestion encastrée dans un fauteuil.

M. Witowski use certes d'une langue audacieuse mais qui repousse les cruautés systématiques ; son goût et sa raison lui font choisir avec à-propos parmi les procédés contemporains.

Car ce n'est pas étendre les limites de la musique que d'employer exclusivement des formes polytonales ou polyphoniques, polyvésaniques ou multinihilistes. Certaines découvertes actuelles ne sont que le produit d'une fausse et facile imagination qui pourrait s'exercer dans un roman de potache où, sous prétexte de faire du nouveau, les personnages marcheraient sur les cheveux et les divers appareils humains changeraient de fonction.

De même farine est l'œuvre musicale où plusieurs thèmes indigents ou fous, différents par leurs caractères, leurs armatures et leurs rythmes, sont exposés simultanément par des instruments aux timbres éloignés. Le dernier ouvrier plombier élève au solfège du soir pourrait écrire semblable symphonie.

Les vieux bohèmes mettaient en action des fantaisies autrement cocasses. Mais si Gérard de Nerval, sous les arcades du Palais-Royal, tirait un homard vivant attaché à un ruban il prit garde cependant de ne pas lui faire continuer promenade à travers son œuvre.

Il est ridicule de voir des compositeurs prendre des extravagances émonctoires de leurs nerfs pour traits de talent et mettre dans leurs écrit les plus diffromes langoustes, les dessins les plus bêtes d'une tératologie enfantine, au grand dommage des véritables novateurs que la colère publique atteint aussi bien que ceux jouant à froid la folie seule du génie.

Paul CHAZAL.

LA MUSIQUE A MARSEILLE

SAUVONS NOTRE MUSIQUE

Lorsqu'un musicien de la valeur de Jean Wiéner vient donner à la Société de Musique de chambre un récital de piano, il est précédé d'une renommée de pionnier. On sait son œuvre, et on la commente. Puis la musique vient elle-même concrétiser les commentaires et les réflexions. Et c'est Erik Satie. Darius Milhaud, Poulenc, Strawinsky que le grand prêtre immole sur son autel d'ivoire et de fayard vernis.

A quoi donc a servi l'holocauste ? Quel est sa raison d'être ? Est-il institué pour magnifier la victime ou pour éclairer les assistants ? La musique, en un mot, doit-elle avoir un but d'éducation où n'être qu'un moyen d'arriver pour le compositeur ou l'exécutant ?

Je tremble que certains hommes érudits ou artistes ne comprennent pas le rôle qu'ils ont à jouer parmi nous. Il ne faut jamais perdre de vue la mise en valeur des dons que l'on a reçus. La nature ne met pas inconsidérément une flamme, un enthousiasme en nous ; c'est un dépôt qu'elle nous confie, à nous de le faire fructifier.

Et dans ce sens Jean Wiéner interprète bien la pensée tacite de la nature. Il vient à nous pour nous révéler certaines œuvres connues des seuls professionnels. Depuis qu'il a entrepris cet apostolat, Paris a entendu à ses concerts maints ouvrages de Webern, Schonberg, Milhaud, Satie, Strawinsky, Poulenc, etc. Avec un sang-froid admirable, il affronte le public bruyant et bavard durant l'exécution, silencieux lors des applaudissements. Fort de sa mission éducatrice, il poursuit jusqu'au bout pour imposer ce qu'il croit devoir servir au public.

Je comprends ce sentiment et je l'admire. Mais je ne voudrais pas qu'il forçât les limites de la raison, et que par désintéressement, ces champions pussent transformer nos facultés de réceptivité et de conception qui doivent rester en rapport avec nos caractéristiques nationales. *Au commencement était le Rythme*, disait Hans de Bülow. Il a précédé la musique et toutes les manifestations de l'esprit humain. De génération en génération, de pays en pays, il circule intact. Puis, la civilisation, destructive de l'élément naturel, l'a modifié, pour le noyer presque

dans la monotonie de notre mesure moderne. Et de même que les différentes races sont issues d'une souche unique, les rythmes divers, en honneur chez les peuples primitifs, sont les dérivés du Rythme unique.

Nous avons dans notre folk-lore des exemples nombreux de ces rythmes anciens, éléments vitaux de la musique. Il est bon d'aller quelquefois y puiser des vérités. Ces retours en arrière enrichissent une œuvre et lui donnent de la vie et de la jeunesse.

On ne doit pas reprocher au groupe des « Six », et plus spécialement à Darius Milhaud, d'avoir élevé le rythme à la plus haute dignité. Il semble même que, chez eux, la musique ne s'entend que rythmique. Mais, ce que je ne peux admettre, c'est qu'ils nous imposent des rythmes nègres, argentins ou brésiliens, comme ces *rag-times* ou ces *blues*. Qu'on nous les fasse connaître, par pur éclectisme, d'accord ; mais qu'on ne cherche pas, derrière leur nostalgie naïve et simpliste, à entraîner toute une génération de penseurs musicaux.

Dans l'état actuel des choses, il me semble que certaines individualités de l'avant-garde influencent considérablement leurs leurs collègues. Tel est le cas d'Igor Strawinsky, qui reste cependant, en dépit des apparences néfastes que certains peuvent lui attribuer, un maître constructeur. Darius Milhaud me paraît avoir absorbé, par sa force persuasive les personnalités de quelques-uns de ceux qu'il coudoie, et qui prennent pour du Milhaud pur ce que Milhaud s'est approprié. Il y a, dans ce compositeur, un tempérament musical évident, mais il y a surtout une remarquable faculté d'assimilation et un désir constant : celui d'évoluer dans une sphère internationale.

Que sortira-t-il de tout cela au point de vue musique française ? Serait-il moins intéressant que nos compositeurs écrivissent des *Passe-pieds*, des *Chibrelis*, des *Trihoris* ou des *Babettes*, au lieu de *Rag-Times*, de *Blues* ou de *Saudades do Brazil* ? Que voyons-nous, en somme ? L'invasion par les Amériques de notre beau pays si riche, au passé si glorieux dans tous les domaines.

Et dès lors, qu'adviendra-t-il du public ? Quelle sera la base de son éducation dont je parlais au début de cet aticle ? Quelle sera sa quotidienne nourriture ? Les fruits épicés et malsains de l'hyper-internationalisme. A entendre certaines personnes dire du *Bœuf sur le Toit* « C'est beau ! » du même ton qu'elles le disent d'une page de Bach ou de la *Symphonie avec chœurs*, j'ai l'impression nette que ces gens se mentent à eux-mêmes ou bien

qu'ils sont gravement atteints d'aberration mentale. Pour moi, lorsque j'entends le *Bœuf*, je me dis (excusez la brutalité de mon terme), « C'est rigolo ! » ou bien : « C'est crevant ! » L'art ne doit pas se complaire dans les bouges. En remontant aux origines, du reste, nous voyons l'art comme moyen, pour l'homme communiquer avec la divinité. Que cette divinité ait été le Dieu des chrétiens, Allah, Yavêh ou Jupiter, elle avait toujours droit à notre respect et à nos plus hautes pensées.

A l'heure actuelle, les thèmes sont avilis, les musiciens n'écrivent plus que des blagues humoristiques ou des farces de brasseries.

Je n'entends point par là certaines pièces charmantes comme les *Mouvements Perpétuels* ou les *Impromptus* de Poulenc, et d'autres de Louis Durey, Germaine Tailleferre, Georges Auric. Honegger plane dans une robuste atmosphère d'idéal. Mais le grand fautif, dans cette affaire, me paraît être Darius Milhaud, auquel je ne reproche ni son écriture ni ses dissonnances qui me plaisent, mais le sentiment profond de son œuvre, qui n'est de nulle part, et qui est de partout. C'est dans sa musique, considérée au point de vue éducateur et philosophique, que je trouve du parti-pris destructif.

Nous nous devons à nous-mêmes de ne pas donner en plein dans cet abîme. Restons unis et forts. Travaillons à exhumer les trésors inestimables que nous possédons, et à nous imprégner de leur sens rythmique. Et puis, donnons une signification précise à nos œuvres. Faisons de la musique française, sur des bases françaises ; cela doit être notre seul souci et sera notre seule gloire ; mais combien suffisante !...

Ernest MARION.



La Peinture

LA PEINTURE A PARIS

Paris, Janvier-Février 1924.

Galerie Druet. — Walter Gimmi malgré d'indéniables défauts, se montre un peintre de race. Une qualité ne saurait lui être contestée : la distinction ; nous regrettons seulement que sa couleur rougeâtre trahisse constamment ses meilleures intentions et que ses réussites même ne la fassent pas oublier. Au reste, nous verrons bien. Gimmi sur qui l'attention des critiques s'est portée il y a peu de temps, n'a pas dit son dernier mot.

La spirituelle préface de M. Robert Rey ne nous a pas convaincus, Barat-Levraux nous apparaît de faible envergure. Il est exact que de solides qualités le fassent estimer, mais que sa lourdeur fatigue! sa couleur est terreuse et sale. Qu'en dites-vous, Sganarelle ? la matière est-elle louable ? — Tout de même, un tableau de Barat-Levraux est un tableau, une chose conçue en vue de l'ensemble. Tout est soumis au rythme de la composition et aux données de la mise en pages. Il faut l'admettre en bloc ou le repousser de même.

Galerie Devambez. — Camille Roche expose des nus, des animaux et des paysages, dessins ou aquarelles. Les animaux surtout, d'une facture japonaise, sont très remarquables. Camille Roche excelle dans ce genre et présente une série de singes inspirée par les meilleures traditions des écoles d'Extrême-Orient. Mais l'artiste ne s'égare pas en cherchant si loin des modes d'expression qui lui conviennent parfaitement. Ses nus aux trois couleurs sont européens de conception et de technique et prouvent que l'artiste a commencé par fouiller le sol natal. Son savoir est d'un bon élève de nos Académies et l'habileté ne fait certes pas défaut. Ce qui manque, à notre avis, c'est la dignité. Il y a trop de cuisine dans tout. Le désir de plaire s'étale avec trop de complaisance. Dans ces corps luisants comme des poissons on ne devine pas les dessous, la *carcasse*. Le corps humain est essentiellement un jeu de leviers mu par les muscles et les tendons et je crois que tout doit s'effacer devant la bauté d'un aplomb ou d'un mouvement bien écrit. Le reste est affaire d'estompe et de sauces.

Pour tout dire, l'Art de Camille Roche est d'Académisme d'un genre spécial qui est le voluptueux. Où commence l'Académisme apparaît la manière. Nous serions fâchés que Camille Roche y tombât, car il a de bien belles qualités et nous devons lui faire confiance. Son exposition est de celles qu'il faut avoir vues. Il n'en est pas de même pour Max Weber, chez *Bernheim Jeune*. Ses œuvres ridicules n'ont pas le mérite de nous amuser.

*
* *

Nous n'avons pas encore parlé des graveurs ; pourtant, on gratte beaucoup de cuivre et l'on taille beaucoup de bois et telle est l'importance de cet art qu'il serait injuste de le passer sous silence dans cette chronique. Nous regrettons seulement que la médiocrité des expositions ne nous fournisse pas la matière de très abondants développements.

Une mauvaise estampe choque moins qu'un mauvais tableau — c'est affaire de dimensions — mais rien n'est plus haïssable qu'une gravure médiocre. Rien ne la sauvera de la platitude et l'habileté du métier aura le seul effet d'accroître notre irritation. Une bonne exposition de gravures est donc rare et c'est avec un sentiment de curiosité amusée que nous avons visité la *Galerie Barbazanges* où se tient la deuxième exposition des Peintres-graveurs Indépendants.

Là, du moins, nous sommes délivrés des graveurs de métier dont les productions insipides dénoncent la nullité laborieuse. La plupart de ces Indépendants sont peintres et beaux peintres même comme MM. de Vlaminck, Dunoyer de Segonzac, Picasso, le plus génial peut-être. Ces hommes dans leur œuvre gravée ont tous une manière qui s'efforce vers la sincérité, un trait qui tâche d'être suggestif. Sans doute pourra-t-on reprocher à leurs ouvrages de ne pas tenir compte toujours de la matière dont ils se servent et de ne pas s'adapter assez à la grammaire de l'eau forte. Les puristes diront qu'une gravure au trait est un non sens, et ils auront raison. A l'instar de Picasso les peintres-graveurs renoncent délibérément au clair obscur considéré autrefois comme une des conditions essentielles de l'eau forte. Le procédé accentue encore la maigreur du trait dont Coubine, en bon disciple des Japonais, suit les sinuosités. Dufresne, qui est un bien grand artiste, grave — au trait, lui aussi — des

compositions mythologiques d'un sentiment délicat. Laboureur, un technicien celui-là, manie avec une parfaite aisance un burin humoristique. La pointe sèche de Pascin doit être un clou. A l'aide de cet instrument primitif, tel un collégien vicieux en marge de ses cahiers, l'artiste griffonne d'extravagantes nudités que son imagination déforme. C'est un grouillement de chairs impures aux sexes étalés, une priapée formidable. De Segonzac présente des eaux-fortes qui ne valent pas ses dessins tandis que Kiyoshi Hasegawa s'essaye aux divers procédés. Remarquons ses sombres paysages des Cagnes et du Cannet, ramassés et définitifs.

Parmi les graveurs sur bois il faut citer Hermine David dont le talent viril se complaît à l'âpre lutte du blanc et du noir. Ses petits buis gravés forment un ensemple excellent que complète une peinture d'une tonalité franche et d'une facture délicate.

Un technicien remarquable se révèle en Lespinasse, mais le métier ne détruit pas en lui les dons naturels qui sont d'une qualité rare. Lespinasse rêve de maisons très hautes au bord de l'eau sillonnée de tartanes gigantesques et de soleils baignant de lumière atténuée les baies où jouent les cachalots. Ainsi dans ce petit Salon les tendances les plus diverses se font jour ; le romantique et fougueux Vlaminck voisine avec le classique Picasso. Tandis que Manet, Cézanne et Degas sont à la place d'honneur, le délicieux et primitif Chagall fait éclore ses petite fleurs exotiques.

Voici maintenant le Salon officiel (Galerie Simonson) qui s'intitule Salon de la Gravure originale en noir. C'est mensonge pur car il brille pas par l'originalité et les œuvres sont pour la plupart d'un gris décourageant. Toutefois Celestini sauve l'honneur avec ses vues de Subiaco et de Sorano, d'une noirceur sinistre.

Chadel imite Rembrandt avec tant de bonheur qu'on ne saurait le lui reprocher sans atteindre du même coup Bernard Naudin. Ce dernier doit beaucoup à Goya et n'en demeure pas moins puissamment original. Nous n'avons pas beaucoup aimé ses lithographies mais les eaux-fortes et les burins qu'il expose sont parmi ses meilleurs ouvrages. Son génie tourmenté le place au-dessus des graveurs de son temps. Picasso et Daragnès exceptés. A côté de lui. Brouet pâlit, Chahine s'effondre, Ileintzelman disparaît et la foule des gratteurs de cuivre ne forme plus qu'un fond neutre sur lequel s'enlève la grande figure Hoffmannesque de Bernard Naudin.

OLD SHERIDAN.



Le Vernissage des Indépendants a eu lieu le 8 février. Nous rendrons compte la prochaine fois de cette solemnité.

LA PEINTURE A MARSEILLE

Exposition *Louis Pastour.* — En la Galerie Lambert, *M. Louis Pastour* nous présente une des expositions les plus importantes de la saison. Importante par les qualités des œuvres, par leur diversité, par leur quantité.

Sans vouloir citer *les Fleurs* de M. Louis Pastour, qui sont hors de pair, tant par la fraîcheur de leur coloris, par leur heureuse disposition, que par le somptueux éclat des fonds sur lesquels elles s'enlèvent, je vous dirai sans crainte de me déjuger lors d'une prochaine visite que j'ai été moins attiré par les effets de soleil que par les effets gris. M. Louis Pastour est un virtuose qui étale avec infiniment d'esprit de grasses touches de peinture sur son panneau. Le « métier » est incontestable et certains groupes de femmes dans la grande toile de Sospel (n° 24) ou dans la rue qui est exposée à la vitrine sont peints d'une façon extrêmement amusante. Mais, et j'insiste sur ce fait que le public ne discerne pas souvent, ce qui séduit en général, cet « éclat emprunté » qui remplace dans la plupart des toiles la véritable lumière, c'est précisément ce qui choque un artiste. Examinez les ciels, les fonds et comparez les avec les ciels légers, aériens, lumineux d'un... Montagné par exemple puisqu'il est dans la même vitrine. Comprenez pourquoi ces tâches d'un blanc pur semblent éclatantes, et le sont en vérité, en examinant les tons qui les environnent et jouent dans des valeurs qui sont un défi aux lois de l'optique. M. Louis Pastour est un très bon peintre qui met son art au service d'une mauvaise cause. La revanche de l'effet facile par l'amour exagéré du pittoresque. On chercherait en vains parmi les cinquante-trois toiles qui constituent l'exposition un de ces nobles tableaux, aux lignes harmonieusement simples ou l'air circule entre les objets que la lumière inonde. Ce ne sont que des coins, heureusement trouvés du reste, des lavoirs, des ponts d'un autre âge, des vieux murs, des vieilles portes, tout cequi tente la clientèle facile qui aime retrouver sur les murs de

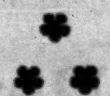
l'appartement ce qui existe en plus petit dans l'album des cartes postales. Il est indispensable de réagir. Il faut éclairer le public trop tiraillé entre des tendances diverses et trop porté, hélas, à se diriger vers ce qui ne lui demande que très peu d'efforts de compréhension. Et encore, le danger n'est pas là, sur les toiles de M. Louis Pastour, qui se rit des difficultés, jongle avec les valeurs et la facture, se retrouvant toujours, acrobate de grand talent, devant une toile amusante et, ma foi, séduisante. Je crains les imitateurs qu'il provoque et qui ne lui arrivent pas au jarret. Ces imitateurs qui nous inondent de leurs productions qui se croient novateurs parce qu'ils mentent, mentent d'ailleurs par impuissance à être vrai. Et ces *sous Pastour* en suscitent d'autres qui surenchérissent encor et... et je suis désolé que l'exposition des œuvres de M. Pastour m'ait servi de prétexte à cette explosion de remarques, mais je suis sûr en écrivant ces lignes de débarrasser les peintres Marseillais sincères et épris de leur Art de ce qu'ils ont sur le cœur depuis longtemps.

Lorsqu'il travaille dans les effets gris, M. Pastour est un maître. « Le *Porche de Saint Trophime* » est un beau morceau. « *Le mur aux cyprès* », « *Saint-Nicolas du Chardonnet* ». « *Vieilles pierres* », joli poème en couleurs, « *Porte François Ier* » sont des œuvres que des maîtres ne désavoueraient pas. Mais le triomphe de M. Pastour c'est la fleur. Peintes au couteau, à larges plans, ces fleurs, qui traitées ainsi par tout autre seraient lourdes et maçonnées, sont d'une légèreté incomparable. Déjà lors de l'exposition des *Tout-petits* j'avais signalé ce fait qui est un véritable tour de force. Il n'y a guère à ma connaissance que *Courbet* avec « La Vague » du musée du Louvre qui a su se servir du couteau à palette avec tellement d'aisance et de délicatesse. Ah! si M. Pastour voulait ouvrir les yeux et regarder la nature ; s'il consentait à nous montrer de couleur différente le soleil qui brûle Tanger et celui qui éclaire Nevers ou Dijon, il mécontenterait peut-être sa clientèle, mais la peinture y gagnerait.

*
* *

Je ne veux pas quitter la *Galerie Lambert* sans saluer les deux jolies toiles de *M. Montagné* qui encadrent en vitrine un *Salkin* un peu lourd et noir. A signaler aussi dans la deuxième salle

parmi un tas de banalités... coûteuses un tableau de *M. Giran Max* d'une jolie composition et d'une finesse élégante de coloris.



Dans la vitrine de *Moullot* on nous montre les œuvres offertes par les artistes pour être tirées en lots au bal-spectacle du Syndicat de la Presse marseillaise. Il est difficile d'en dire quoi que ce soit. Trop nombreuses, trop pressées, exposées sans art elles se tuent mutuellement. Ça n'est vraiment pas une exposition, c'est un étalage — un étalage malheureux, car il y a un art véritable dans la manière dont les magasins de nouveautés font le leur. L'étalagiste (oh! le vilain mot) connaissant son métier se garderait bien de montrer aux clientes de goût deux étoffes dont les tons réaliseraient sans espoir de s'accorder jamais. Il faut bien du talent à *Aubery*, à *Canepa*, à *M. Lapeyre* (dont la vue d'un coin du palais d'Augkor à l'exposition coloniale sera un des jolis lots de la tombola) pour que leurs toiles émergent de l'ensemble. A propos, un petit avertissement à Canepa : ses cyprès et quelques verts véronèse sur le terrain font que son aquarelle sent furieusement le Van Maldère. Ah ! non Canepa, voilà une chose interdite à un artiste de votre envergure. Quand on a l'honneur d'être Canepa on ne met pas un faux nez... serait-il la copie de celui de Van Maldère.

HERREM.



Les Revues

Contre André Gide

La N. R. F. fut fondée par un groupe à la tête duquel se trouvaient E. Montfort et A. Gide. Une chronique intitulée « Contre Mallarmé » parue dans le N° 1 sous la siganture de Léon Bocquet provoqua la colère de Gide qui exigea l'expulsion du colloborateur coupable. La plupart des autres, Montfort, en tête, démissionnèrent. Et la N. R. F., avec une nouvelle rédaction, et toujours André Gide, publia, six mois après, son deuxième numéro 1.

Maurice Martin du Gard, dans les*Nouvelles Littéraires*, se demande si cet incident est la cause de l'inimitié d'E. Montfort pour André Gide.

Montfort répond :

Vou me connaissez mal si vous croyez que le différend que j'ai eu avec André Gide, à l'époque lointaine du premier numéro de la Nouvelle Revue Française *se trouve à l'origine de mes sentiments pour l'auteur des* Caves du Vatican. *Non, mais les rapports littéraires que j'ai eu alors avec lui m'ont fait plus clairement comprendre à quelle distance j'étais de lui.*

M. André Gide ne pense pas et n'écrit pas à la française. *Il est très loin de nous.*

Bien cordialement.

Eugène MONTFORT.

Philoxène Bisson complète ce récit dans *Les Marges* par un article de Léon Bocquet, extrait de *La Renaissance d'Occident.*

Pourtant, me dit un de ceux qui fréquentaient avec Gide la maison de Mallarmé :

« *André Gide n'a jamais compris Mallarmé. De celui-ci la pensée est toujours lumineuse, si l'expression peut sembler obscure, sa conversation était d'une admirable clarté. Gide au contraire, je plains ceux qui, à dix-huit ans, le prennent pour conducteur : il les perdra dans le brouillard. C'est un maître du désordre.* »

[illegible] accusations et celles que lui adressa récemment [illegible]assis pèsent, contre un écrivain de si grand talent [illegible]ande influence, plus lourd que telles polémiques

de presse. On est allé jusqu'à lui reprocher sa religion et ses mœurs ! Que nous importerait que Narcisse revînt de Genève s'il « pensait et s'il écrivait à la française » ?

Pour le premier point, une longue — trop longue — discussion serait possible. Pour le second, et dans le seul but d'être fidèle au titre de cette chronique, je cite un paragraphe des souvenirs que publie sous le titre « *Si le grain ne meurt* » André Gide dans la « N. R. F. » :

« Pour ne pouvoir épouser sa façon je me faisais l'effet d'un imbécile, *et bientôt il n'y avait plus que lui qui parlât ;* car il était de ceux qui, pour bien parler, ont besoin de n'écouter point l'autre. *Il m'est arrivé de l'aller voir avec* du précis *à lui dire, et d'être reparti sans avoir pu* placer trois mots.

Un autre petit travers d'esprit apportait dans mes relations avec lui un peu de gêne : une susceptibilité toujours en éveil, mais pas toujours bien éclairée. Comme il avait sans cesse peur *qu'on* ne *lui* manque *j'étais* sans cesse en souci *de ne paraître point lui manquer.* »

La lecture des passages en romain est édifiante. Je prie qu'on remarque l'euphonie de la fin.

Bonnières ayant lu chez Hérédia un poème qui se terminait ainsi :

« *Passe aussi son chemin, ma chère* »

— *Ne craignez-vous pas le* « sse aussi son ? » — *lui demandai-je.*

Raconte Gide, à la page suivante. Vraiment ne craint-il pas un peu le « *sans cesse en souci* » ?

« Je continuais, écrit-il plus loin, de *fréquenter presque quotidiennement,* Pierre Louys ».

D'ailleurs il servait de cible à l'auteur d' « Aphrodite » et les mystifications dont il fut accablé sont innombrables :

Certain après-midi, dissimulé dans une boutique de la place Saint-Sulpice il s'amusa de m'observer une heure durant qui faisais les cent pas sous la pluie, près de la fontaine, exact au rendez-vous qu'il m'avait donné, le farceur !

La dernière de ces cruelles plaisanteries ne sera pas citée dans ces souvenirs de jeunesse. Elle date en effet du 24 août 1922.

Voici le texte du télégramme que reçut ce jour-là André Gide, à l'heure du dîner :

Trois cent cinquantième anniversaire de la St-Barthè-

lemy. Mes amis joyeux fleurissent ma maison, et nous pensons à toi délibérément.

Pierre LOUYS.

Le Mercure de France

Robert Launay sous letitre : « *Maurice Barrès à l'Action Française* » raconte les débuts et l'évolution de ce groupement qui n'était d'abord que nationaliste. Barrès fut un des créateurs et s'en éloigna au moment que Maurras atteignait son but : de lui donner sa vraie couleur monarchique.

Un incident avait d'ailleurs séparé des royalistes le président de la « Ligue des Patriotes » Déroulède, dont Maurice Barrès était le témoin. A la suite d'injures réciproques une rencontre fut décidée entre Déroulède et M. Buffet, représentant du duc d'Orléans. Comme à tous deux le territoire français était interdit, ils se rendirent en Suisse. (Barrès se trouvait alors à Saint-Sébastien et M. Buffet à Bruxelles.)

Déroulède s'embarqua donc à Barcelone pour Gênes et s'en fut par l'Italie à Lausanne où arriva M. Buffet,. La police, surgissant au milieu d'eux, leur signifia l'interdiction du duel. Alors on convint d'user d'astuce : dès l'aurore prochaine, par une feinte de départ, on dépisterait les limiers. La-dessus les deux trios se couchèrent, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage du même hôtel. Le lendemain, avant le lever du jour, comme Déroulède rêvait sans doute de passes prestigieuses, on frappa tout à coup aux portes. C'était la police encore ; elle avait eu vent de leur combinaison et les sommait de quitter sur le champ Lausanne.

En présence de ces complications, MM. de Cassagnac et de Ramel, Maurice Barrès et le Dr Devillers s'accordèrent pour affirmer que l'honneur était satisfait.

« Je m'en doutais, je m'en doutais, répétait Déroulède, très contrarié. Ce duel raté m'exaspère ».

Mais le plus ennuyé de tous était certainement Barrès dont la sensibilité souffrit du ridicule.

Dans ce même numéro du « Mercure » une étude de Georges Dubujadoux : *Les Lettres françaises et l'Inconscient.* Un poème de Georges Maslow et le début d'un roman d'Alexandre Arnoux : *Le Règne du Bonheur* qui me semble chercher l'originalité, et ne la point trouver. Un monsieur revient sur la Terre qu'il a quittée depuis deux cents ans.

On nous a plusieurs fois décrit le monde en l'an 3000 ou 2500. Ici, pour satisfaire le goût du jour, une application assez puérile des théories d'Einstein remplace le sommeil de la Momie.

Jean GARAT.

Échos

Voici plus d'un an que parut le premier album de Carlo Rim. Il contenait une quinzaine de dessins, sobres et simples, qui attirèrent l'attention de la critique sur le jeune artiste. Auprès du public, le succès en fut considérable, et l'on attendait avec curiosité la suite de son œuvre. Voici qu'on annonce un nouvel album. Il sera composé d'une vingtaine de dessins et de quelques bois en noir et blanc, en couleurs.



Léo Larquier, le probe écrivain, dont on sait le goût sévère, le préfacera. C'est dire sans le secours de ces termes qu'a démonétisés une certaine critique, la valeur de l'œuvre que *Fortunio* éditera bientôt et l'estime profonde que les vrais artistes ont pour Carlo Rim.

Nous reparlerons de cet album dès sa parution.

— M. Abel Lefranc, avec plus d'énergie que jamais, soutient sa thèse fameuse. L'auteur de l'œuvre de Shakespeare serait William Stanley, VIe comte de Derby. Falstaff serait le portrait charge de l'auteur. Quant à la tragique histoire d'Hamlet, M. Lefranc y voit l'histoire de Marie Stuart. On aimerait avoir une explication précise de ce point de vue.

— M. Gabriel Boissy parle dans « Comœdia » *Des Siffleurs et de l'Opinion publique*. Le public des théâtres sort enfin de sa passivité ! On a sifflé dans quatre théâtres, ces temps-ci. C'est bon signe. C'est aux époques où l'on siffle que paraissent les grandes œuvres.

— Dans l'*Eclair*, M. L. Delamarche cite, à propos de la forêt de Fontainebleau, quelques vers de Chateaubriand :

Forêt silencieuse, *aimable* solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, *des gazons*, une *douce tristesse*.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble me rappeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière.
Ici, loin des humains ! Au bord des frais ruisseaux,
Sur un tapis en fleur, dans un lieu solitaire,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !

Abomination de la désolation !

— Dans sa dernière séance, le comité de la Société des gens de lettres, réuni sous la présidence de M. Georges Lecomte, a procédé à l'attribution du prix Pierre-Corrard, qui a été décerné à M. Albert-Jean, auteur de *la Vallée de Larmes*. « *Petites Nouvelles* »

— Sous la présidence de M. René Boylesve, *Belles Lettres* a organisé son déjeuner mensuel en l'honneur du grand romancier Edouard Estaunié.

— Un éditeur qui eut une grande vogue au temps des Symbolistes va créer une nouvelle collection où, pêle-mêle, se publieront vers et proses des grands aînés du Symbolisme et des jeunes qui en poursuivent l'esprit et en suivent l'esthétique.

Cette collection prendrait le nom d'une célèbre gazette littéraire aujourd'hui défunte.

— Voici le texte surprenant d'un billet d'invitation pour le *Théâtre Raymond Duncan*.

Chemin de fer du Vertical

Gare de Paris, 34, rue du Colisée

Excursion poétique tous les mardis. Départ l'après-midi à 5 heures. Prière de laisser les parapluies au vestiaire.

Voyage autour de mon Atelier

Personnellement conduit par Raymond Duncan, 1re classe, aller et retour. Assurance de 10.000 francs contre Banalité ou vers Pompier.

Tous les dimanches soir à 8 heures, banquet végétarien et conférence de Symposion.

Donnons-lui le conseil de Laforgue :

Allons, va, dernier des poètes !
A rester toujours seul tu te rendras malade.
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors !
Va donc acheter deux sous d'ellébore :
Çà te fera une petite promenade.

— Barrès et Mallarmé :

M. Edouard Dujardin avait demandé à l'auteur d'*Un Jardin sur l'Oronte* de faire partie des membres fondateurs de la Société Mallarmé. Maurice Barrès lui répondit par cette lettre que citent *Les Cahiers Idéalistes* :

« Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Mon silence est le signe de ma gêne. Pour moi, Mallarmé et son œuvre, c'est une rareté précieuse, dont je ne sens pas la fécondité. Je crois que nous ne serions pas d'accord, que je resterais en arrière de votre ferveur.

Il en est beaucoup, parmi les jeunes gens d'aujourd'hui, qui « restent en arrière de la ferveur » des snobs.

— On peut dire, écrit M. Blasco Ibanez, que, sans compter les romans de 300 pages qui sont publiés en librairie, l'Espagne publie toutes les 24 heures sous forme de périodique un roman complet. Malheureux Espagnols ! Et quand on songe aux beaux arbres abattus pour fournir du papier à ces gribouilleurs...

— C'est en mars-avril prochain, à la Galerie de la Boétie, comme les années précédentes et sous la présidence de J.-L. Forain, que se tiendra le salon des humoristes.

Les œuvres seront reçues les 20 et 21 février.

Deux sections spéciales d'art décoratif et de décoration du Livre seront adjointes au Salon. Toutes les communications doivent adressées à M. Maurice Neumont, secrétaire général, 1, place du Calvaire, Paris (18e) *L. L.-M.*

— Concours du « Roman moderne » 1924.

Le jury de l'année 1924 se compose des noms suivants : MM. J.-H. Rosny aîné, président ; Camille Mauclair, Charles Derennes, Léon Frapié, Jacques des Gachons, José Germain, Marcel Lorin (premier lauréat de ce concours en 1923).

Les manuscrits de romans inédits seront reçus jusqu'à fin février, 23, rue du Caire.

— En juin 1924, le groupe littéraire de « La Renaissance d'Occident », revue littéraire, décernera son prix annuel de 2.000 francs à un roman inédit, dont le manuscrit lui sera parvenu avant le premier mai 1924, 95, rue Berckmans, à Bruxelles.

— Le Prix des Amis des Lettres Françaises, qui sera de 5.000 francs au moins, et pour lequel les manuscrits sont reçus jusqu'à la fin du mois (13, rue Royale) sera décerné en mai.

— Deux poètes actuellement vivants descendent l'un des Valois, l'autre des Bourbons. Cela est connu pour l'un d'eux, notre excellent confrère René Le Gentil, comte de B... et descendant du fameux duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV. Cela est moins connu pour Jehan Rictus, de son vrai nom Randon de Saint-Amand, issu de François Ier (ou de Henri II ?)

Un autre écrivain actuellement vivant descendrait de Louis XIV et de Mlle de Fontanges. (*Intransigeant*)

— M. Jean Boyère vient d'adresser une lettre à M. Gustave Geffroy, posant sa candidature à l'Académie Goncourt.

Voici une démarche probablement inutile. Camille Mauclair est déjà candidat à ce fauteuil, celui d'Emile Bergerat.

— Un grand spectacle historique sera une des attractions de l'exposition de l'Empire britannique, qui doit se tenir, en juillet et août prochain, à Wembley. Ce spectacle sera en trois parties. Le premier jour, on représentera la naissance de l'Empire ; le second jour, son développement ; le troisième jour, son état actuel. La figuration comprendra quatre mille personnes. Rudyard Kipling écrit le livret, ainsi qu'une chanson qui sera le *leit-motiv* du spectacle.

— Dans le *Temps*, M. Emile Herriot parle des œuvres de Marcel Proust encore inédites. Treize cahiers vont être publiés. Quatre d'entre eux contiennent *La Prisonnière*.

Dans *La Prisonnière*, les familiers du microcosme proustien apprendront la mort de l'écrivain Bergotte, qui, depuis quelque temps, allait se refroidissant progressivement comme une petite planète, mourant peut-être moins de ses maux que de ses médecins, la nature, selon Proust, ne donnant que des maladies courtes et naturelles, qui guérissent, « mais la médecine s'est annexé l'art de les prolonger ». Le passage est des plus curieux, et aussi fort émouvant : c'est celui, dit-on, que Marcel Proust lui même, se sentant mourir, voulut corriger de sa main, pour don-

ner à l'agonie de son personnage quelques traits nouveaux, tirés de sa suprême expérience...

— M. Henry de Montherlant déclare à M. Raymond Cogniat (de Comœdia):

« Mes ambitions sont la grandeur de mon pays et la mienne propre, ensuite celle de ma religion...

L'être humain est composé de cinq parties : un esprit, principe de l'intelligence ; une âme, principe de la générosité, du courage, du désir de la grandeur et de la religion ; un cœur, principe de la tendresse ; des entrailles, principe des instincts ; enfin un corps, considéré comme personnalité distincte. »

Cette division, qui voit si distinctement en chacun de nous l'esprit l'âme, le cœur, la tripe, et le corps, n'est pas très claire, et paraît, à première vue, prétentieusement absurde. Mais peut-être qu'à la réflexion...

— Dans le dernier numéro des *Propos d'Alain*, nous trouvons ces nobles pensées :

« Il y a quelque chose de mort dans toute Théologie, quelque chose de mort aussi dans toute Géométrie. Ce sont des idées sous clef, nul n'y va plus voir, et l'on en fait le compte par des registres et abrégés, comme font les teneurs de livres. Or ces provisions d'esprit se corrompent encore plus vite que les provisions de bouche. Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point ? »

— Parmi les papiers laissés par l'auteur de *Chantecler*, on a trouvé un certain nombre d'ébauches de pièces.

Edmond Rostand aurait laissé ainsi une dizaine de pièces dont aucune ne peut être considérée comme au point.

Le poète des *Musardises* avait une façon de travailler qui nous frustre d'œuvres définitives. Edmond Rostand s'attaquait à toutes les idées qui lui venaient à l'esprit. Un jour, il avait l'idée d'une pièce sur *Faust*, aussitôt il échafaudait une, deux ou trois scènes et passait à un autre sujet qui, à sont tour, était abandonné pour un nouveau.

(*Intransigeant*)

— Dans l'*Intransigeant* :

Innovation : le roman de M. Félicien Champsaur : *L'Hurluberlu*, qui paraît chez Ferenczi, porte *sur la couverture même* un texte qui tient de la bande et de la prière d'insérer : « Ce livre alerte danse, amuse, etc., il devient un fétiche puissant qui porte veine à tous ceux qui l'ont lu. »

Voire !

Il est vrai que de telles promesses sont assez nécessaires pour faire lire M. Champsaur...

— M. André Beaunier classe comme *Romans de la Nouvelle Energie : L'or du Temps*, de Pierre Scize ; *L'Equipage*, de Jacques Kessel ; *La Bête errante*, de Louis-Frédéric Rouquette ; *Savreux Vainqueur*, d'André Obey ; *L'Homme de la Pampa*, de Jules Superville, et *Le Fils Chèbre*, de Georges Imann. (*Revue des Deux-Mondes.*)

— La grappe d'or, le genêt, la bruyère, sont promus prix littéraires. Ils seront décernés aux Jeux Floraux d'Aquitaine pour 1924.

— Siegfried Wagner vient de partir pour l'Amérique. Il va y diriger des représentations des œuvres de son père : le fils du grand musicien a besoin d'argent pour restaurer le temple de Bayreuth.

— La mort si triste du poète Maurice du Plessys attire à son œuvre de nombreuses admirations. Qu'en restera-t-il, quand son douloureux souvenir aura disparu ? Peu de chose, à ce qu'il semble. Déjà, à la fin du siècle dernier, M. Adolphe Retté ne craignait point d'écrire :

« L'école romane fit naguère beaucoup de tapage. Son influence n'en rest pas moins nulle sur l'évolution littéraire contemporaine. A coup sur, les deux ou trois poètes qui la constituent savent leur métier. M. Moréas est un rhéteur remarquable, M. de la Tailhède a de la grandiloquence et M. du Plessys coud très bien ensemble maints centons de la pléiade. Pourtant, enlevez la date de leurs livres, ils vous donnent l'impression d'être nés vers la fin du XVIIIe siècle.

« M. du Plessys et ses collègues croient fermement descendre d'André Chenier. Cette illusion est inoffensive aussi bien que leur amour de l'apocope et leur manie de déguiser Calliope en Callioupe. »

— *Un Gazetier littéraire*, publication annuell,e portera en sous-titre : « Historiettes, anecdotes et indiscrétions sur le monde des lettres en 1923 ».

Cet ouvrage, qui paraîtra en mars, chez Crès, devait tout d'abord s'appeler le Journal des Quatre (il est rédigé par quatre personnes). Mais la publication, l'an dernier, du *Roman des Quatre* fit renoncer à ce titre.

Le *Gazetier littéraire* sera, dit-on, dans la note des *Mémoires secrets* du XVIII siècle, où excellèrent Bachaumont et ses continuateurs. En somme, c'est la reprise d'une tradition interrompue depuis un siècle environ.

— Le jury du prix des cinq trillions de marks, créé pour consacrer définitivement le plus mauvais livre couronné par un jury littéraire au cours de l'année 1923, s'est réuni le 20 janvier.

L'attribution du prix a donné lieu à quatre tours de scrutin.

Premier tour : Jean Viollis (Prix Flaubert), cinq voix ; Victor Giraud (Prix Lasserre), trois voix ; Paul Valéry (Prix des Peintres), une voix ; Jean-Michel Renaitour (Prix National de Littérature), une voix.

Deuxième tour : Jean Viollis, quatre voix ; Pierre Mille (Prix Flaubert), quatre voix ; Victor Giraud, une voix ; Jean-Michel Renaitour, une voix.

Troisième tour : Jean Viollis, quatre voix ; François Porché (grand prix de littérature de l'Académie Française), quatre voix ; Victor Giraud, une voix ; Pierre Mille, une voix.

Quatrième tour : Jean Viollis, six voix ; François Porché, quatre voix.

M. Jean Viollis a été déclaré lauréat pour l'année 1923 et recevra, dans le plus bref délai, le montant du prix au musée Cernuschi, dont il est conservateur.

Fortunio regrette de voir ici le nom de Jean Viollis, où celui de Pierre Mille ; mais comme Jean-Michel Renaitour est bien à sa place ! Quant à M. F. Porché, il faut vraiment qu'une indigne cabale l'ait privé de ce prix qui lui revenait de droit.

Cependant, l'affaire a une suite curieuse. Si M. Jean Viollis, l'heureux lauréat, exigeait la remise du prix, le jury serait fort embarrassé. *Le Mercure* se livre en effet à un petit calcul :

« Un billet de mille marks pèse 2 grammes. Les cinq milliards de billets formant les cinq trillions pèsent donc 10 milliards de grammes, soit 10.000 tonnes.

« Au prix du papier, calculé à 200 francs la tonne, les cinq trillions représentent deux millions de francs. »

— Wanda Landowska et son claveçin, Jacques Thibaud et son violon, Risler et son piano représentent en ce moment avec éclat l'art et l'interprétation musicale française aux Etats-Unis. Le grand organiste, Marcel Dupré y donnera une centaine de concerts.

— Pour le piano : Cinq pièces de M. Honegger réunies sous le nom de « Cahier romand », et 12 Pastorales de M. Charles Kœchlin viennent de paraître.

— *La Croisade des longues figures*, par Henri Béraud, va inaugurer la collection « les Pamphlets du siècle ».

— De M. L. Lafferre, dans un grand quotidien :

« Radicaux, mes amis, défendez votre Parti, car en le défendant c'est le pays que vous défendez ; c'est la République que vous consolidez.

« *Il ne me reste que ma plume pour tribune.* Elle ne laissera tomber sur le papier que des conseils d'union et de concorde par la justice. »

Voilà une tribune qui manque un peu de surface. Je voudrais bien voir M. Lafferre s'y asseoir cinq minutes, sans toucher le sol de ses pieds. Ce serait un spectacle étonnant. Moins étonnant toutefois que la lecture d'un tel bafouillage sous la plume d'un ex-*ministre de l'Instruction Publique !!!*

— A l'heure où nous paraissons, les quotidiens, mieux partagés, ont l'avantage de rendre compte de la création du *Guardian*, l'opéra du compositeur B. Molinetti, le chef d'orchestre si unanimement fêté par les musiciens et les artistes. Des indiscrétions nous permettent cependant de savoir que cette œuvre est d'une véritable beauté, elle est tirée d'un drame provençal et adaptée par l'auteur même. Le talent de M. B. Molinetti lui a valu déjà des concours splendides ; sa partition éditée — ce qui n'est pas si fréquent — par une firme célèbre sera interprétée par les grands artistes que Nice peut applaudir cet hiver à son opéra. Nous savons que le principal rôle est échu à Mme Mathilde Comès, la brillante cantatrice que nous avons entendue lors du festival Reyer, et cela n'est pas un mince gage de la valeur et du succès du *Guardian*.

— Dans notre prochain numéro nous rendrons compte des œuvres éditées en ce moment par *Fortunio*, entre autres : *Le Goût du péché*, roman de J.-F. Bois ; *A l'Heure des Flambeaux*, poèmes de Roussel Saint-Léger. — Sont en vente dès maintenant chez tous les libraires.

FORTUNIO.

Conférences

AMIS DES LETTRES

Conférence de Mme Myrrian-Harry

Jamais causerie ne passionna davantage — ne présenta un intérêt plus actuel. La vieille Egypte ressuscitée dans la vallée des Rois celle que met au jour le patient défouisseur, une femme au verbe exotique, mais d'une puissance rare d'enchantement nous l'a contée. La romancière des pays du Liban et des lointaines Solymes est une grande artiste ; elle possède ce don si avarement départi aux écrivains : celui d'évoquer. Elle nous a dit les Pharaons de la XVIIIe dynastie solaire, le grand hérétique Aménophis IV, sa magique cité de luxe et de prière : « l'Horizon du disque », ses chasses et ses hymnes, l'admirable Taïa et ses trois cents compagnes qui partageaient le lit royal, le colosse Memnon et son salut, à l'aurore. Avec elle nous avons suivi le conquérant Thoutmès sur les bords de la mer Cyrénaïque et jusqu'aux rives Hétéennes ; nous avons déchiffré les inscriptions des hypogées, expliqué l'enigme des stèles et pénétré les symboles d'un art bien mort dans l'immémorial silence mais dont le mystère ne cesse de nous hanter. Avec quelle joie précieuse elle nous a dit les émaux, les bijoux, l'admirable trône de Tout-Ank Amon et dans quelle langue orfévrée ?

Instructive sa causerie fut profondément émouvante. Une poésie de reliques, un nostalgique vertige, celui que donnent l'inflexion de syllabes étranges, le récit de choses si lointaines qu'elle dépassent toute mémoire — montaient avec sa voix chantante au rythme de cantilène, comme les mélopées d'Orient. J'ai surpris des sourires et quelques reproches quand une finale plus bizarre accrochait le silence, quand la narratrice inaugurait des prononciations inattendues... Oui, je sais, une conférence n'est pas une lecture permise à tous — elle ne devrait même pas se lire. Mais quand le sujet par son attrait et le charme d'un art si pur atteint à cette profondeur, à cet effet plastique il doit faire oublier une capricieuse élocution et tout pardonner au nom des joies qu'il donne.

A la Maison de Provence

Nous nous félicitons d'avoir pu suivre les derniers galas littéraires donnés dans la salle de la rue Lulli. Il est bien tard pour parler de la conférence très documentée et si puissante de Pierre Audibert sur le *Comte de Cobineau*, mais nous nous en voudrions de passer sous silence la belle causerie de Marcel Gras sur Jules Laforgue. On est bien à son aise quand on discours de ce qu'on aime et la figure du malheureux phtisique mort à vingt-huit ans après avoir donné les plus belles promesses du génie fut honorée comme il convenait par un poète ; le caractère d'un art si capricieux et si pur malgré les pirouettes de la forme fut nettement défini, la sensibilité de Laforgue sous sa continuelle ironie apparut à la lecture des nombreux poèmes habilement choisis par le conférencier.

A quelques jours de là Gaston Mouren, que ses études dans « Fortunio » ont révélé excellent musicographe parla de la création de l'Opéra Français et sut très ingénieusement, en mêlant l'anecdote à la théorie évoquer le visage du machiavélique génie florentin Lulli dans la salle même qui porte son nom. Sa conférence très nourrie fut d'un réel agrément elle comportait des vues hardies sur les origines de la musique, une différenciation judicieuse de l'esprit italien et de lêesprit français, enfin un récit imagé — j'allais dire un conte — des démêlés des fondateurs Perrin et Cambert avec le malin Lulli qui les fructra. D'une forme élégante et d'une voix parfaite cette conférence fut très applaudie par de nombreux connaisseurs.



Le Mariage de Peluque

(SUITE)

— « Il n'est pas venu aujourd'hui, messieurs, nous dit cette dame avec douceur. Mais il ne saurait tarder. Est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Un deuil, peut-être ? Monsieur Legrand, son oncle, serait-il mort ? Il nous avait dit que la santé de ce monsieur n'était pas très bonne...

Grasset ne put retenir une sorte de gloussement. Je me hâtai de parler.

— « Non Madame, il ne s'agit point d'un décès.

A ce moment, la porte du somptueux salon s'ouvrit. Un homme sortit. Il portait un costume noir, et un melon à bords roulés. Il était brun, et avait un regard sinistre le regard des gens capables de tout.

Le capitaine le raccompagnait. Il était fort rouge et respirait péniblement. Dès qu'il nous aperçut, il s'écria, d'un ton qui n'annonçait point l'amitié :

— « Ah ! Voici son cousin ! Voilà le petit farceur! Ça tombe à pic. Entrez donc... On va s'expliquer !

Je ne fus qu'à demi rassuré. Toutefois, je n'en laissai rien paraître, et d'un pas digne, j'entrai dans le salon suivi de Grasset, qui ne riait pas, mais ne tremblait point.

Cependant l'homme brun sortait en disant des paroles de condoléances.

— « Je regrette, Monsieur... Je n'en suis pas responsable... J'ai fait de mon mieux... Ce n'est pas de ma faute si les renseignements sont mauvais... Croyez bien...

— « Ça ne fait rien, ça ne fait rien, dit le capitaine en le poussant dehors... Je vous remercie tout de même. Pour la note, je passerai régler...

Il referma la porte en grommelant.

— « Petit voyou ! Petit saligaud !

Puis il entra dans le salon. Grasset, debout à côté de moi, le considérait d'un air froid.

Le capitaine mit les poings sur les hanches, et d'une voix retentissante, il dit :

— « Alors, vous m'avez pris pour un imbécile ?

Je ne savais pas au juste à quoi il faisait allusion et je me contentai de répondre :

— « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Il me regarda, ironique :

— « Vous êtes le neveu de Monsieur Legrand? Ah! Vous l'avez visitée, l'usine? Vous avez vu le robinet de l'alambic, vous ?

Il ricana. Puis, faisant un pas vers moi :

— « Il n'existe pas, Monsieur Legrand! Il n'y a pas d'usine, pas d'alambic, pas de chimie, pas même de licence! Il n'y a rien, rien! Il n'y a rien qu'un petit voyou, une fripouille de deuxième classe, un gibier de salle de police ! Oh mais! je le rattraperai, ne craignez rien ! S'il croit que l'on se moque ainsi du capitaine Ledru ! Je lui botterai les fesses, moi ! Petit saltimbanque ! Petit bluffeur ! Et avec çà, maigre comme un clou !

Grasset toussota. Le capitaine fit quelques pas vers la fenêtre, puis il revint droit sur moi.

— « Et vous, là, le cousin Panier, vous êtes un fichu menteur avec votre tête d'auxiliaire ! Et une fripouille une petite fripouille, entendez-vous ?

Je demeurait fort calme, et, d'une voix naturelle, je dis :

— « Je vous serais très obligé de m'avertir lorsque vous n'aurez plus rien à me dire, et que les injures même vous feront défaut. Puisque vous me prenez à partie, je puis, moi aussi, formuler quelques reproches.

Il me regarda avec stupeur et fit un pas en arrière. Une fureur subite le suffoqua, et d'une main tremblante, il déboutonna le col de sa vareuse.

— « Galopin ! dit-il d'une voix étouffée. Voyou !

— « J'ai eu plusieurs conversations intéressantes avec les commerçants du quartier. La plupart de ces gens parlent de la couleur de votre argent comme d'une nuance imprécise, et rarement aperçue jusqu'à ce jour. Vous avez tant de créanciers qu'ils parlent de fonder une amicale. Je comprends mal, dans ces conditions, comment vous pourriez donner à votre fille trois cent mille francs de dot.

Le capitaine se leva avec un grand effort, la face enflée de fureur. Au même instant la porte s'ouvrit, et sa femme qui visiblement venait de risquer une otite en écoutant au trou de la serrure, marcha vers lui.

— « Rigobert, dit-elle avec un calme étonnant, tu n'es pas en état de discuter. Va te reposer, je t'en prie.

Le capitaine la considéra un instant, puis il s'écria :

— « Tu as raison. Je ferais un malheur ! Fous les dehors !

Ce disant, il disparut dans la chambre voisine.

— « En somme, Messieurs, que désirez-vous ? nous demanda sèchement son épouse.

— « Prendre congé, Madame, lui dis-je. Nous sommes venus pour voir Irénée. Il n'est pas ici. Permettez-nous de nous retirer.

— « Messieurs, reprit-elle, je vous serais reconnaissante de l'avertir... de le mettre au courant que... Enfin, il vaudrait mieux qu'il ne revînt jamais ici. Cela éviterait une scène pénible. Monsieur Ledru est très emporté. Il avait fondé sur ce mariage de très grands espoirs... Il sait aujourd'hui la vérité sur ce ridicule petit monsieur...

— « Madame, dis-je, ce petit monsieur n'a pas tous les torts. Il vous en fit accroire, mais vous n'êtes point en

reste. D'ailleurs, cette affaire n'est point mon affaire. Quoique je n'ignore pas que l'on avait promis à Irénée une dot de trois cent mille francs.

— « Trois cent mille francs ! s'écria Madame Ledru. C'est une erreur, un simple malentendu ! Il est vrai que le capitaine avait coutume de dire : « En vous donnant ma fille, je vous donne une fortune... Au moins trois cent mille francs ! ». Il voulait dire par là que notre enfant valait un trésor. C'était une façon de parler. Et puis ce petit monsieur est un malhonnête homme. Il a une maîtresse, une certaine Pomponnette, une couturière, une rien du tout...

Je me tus prudemment.

— « Je suis bien renseignée, poursuivit Madame Ledru. Les lettres anonymes et les agences ne mentent pas toujours. Il doit conduire cette fille demain à trois heures aux fauteils de l'Apollo-Cinéma. Je l'avais caché à ma fille. Elle le saura tout à l'heure.

Depuis un moment, mon chapeau à la main, je m'efforçais de gagner la porte. J'y arrivai à la fin de cette phrase. Je saluai, je sortis. Le poète marchait littéralement sur mes talons.

. . . .

Quand nous fûmes dans la rue, Grasset, secouant la tête, haussant les épaules, et ricanant tour à tour, me dit :

— « Te charges-tu d'annoncer tout çà à Peluque ?

— « Ce sera pénible, lui dis-je. J'ai résolu de ne plus me mêler à ces fardes. Mais il me semble qu'en l'occurrence...

— « En l'occurrence, interrompit le poète, je te prie de ne pas prononcer mon nom, si tu es assez sot pour te risquer là-dedans. Je regrette d'être allé chez ce capitaine. Je déplore d'avoir été le témoin de cette conversa-

tion. D'ailleurs, je n'avouerai jamais que j'étais avec toi. Je vais me créer un alibi. Dis ce que tu voudras, je te démentirai froidement. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est de faire le mort, de te taire, de le clore, et de la fermer.

Le lendemain je ne pus voir Peluque ni Grasset ; une névralgie douloureuse me retint dans ma chambre aux volets clos, avalant cachets, comprimés, pastilles, drogues et gouttes diverses.

Mais le surlendemain matin, ayant obtenu quelque répit à ma souffrance, je m'en fus sur la Plaine au coup de dix heures et demie.

La matinée de juin était belle. La jeunesse du jour d'été inondait de soleil la vaste place. L'air commençait à danser de chaleur, mais les platanes touffus faisaient un long tunnel d'ombre fraîche. Peu de monde : quelques vieillards, sur les bancs, étaient fort occupés à vivre. Des ménagères passaient en grande hâte.

Je m'arrêtai chez Hippolyte ; j'y trouvai un billet de Grasset :

— « Le beau-père a fait une scène au cinéma. Silence.

C'était bref ; mais fort clair.

Je sortis sur la Plaine. A pas lents, j'allais jusqu'au banc de Peluque. Là, je me reposai avec délices, fumant une cigarette blonde dont les volutes bleues flottaient au soleil.

Je songeais au philosophe.

Ainsi, le beau-père l'avait surpris au cinéma ? Çà avait dû faire un petit scandale. Et Pomponnette ? Elle assistait sans doute à la scène...

Décidément, j'avais trahi le devoir de l'amitié en gardant le silence. J'aurais dû prévenir Louis-Irénée. Quelle attitude allais-je avoir en face de lui ? Lâchement, je résolus de continuer à me taire.

Le philosophe était sans doute au lycée. Il n'en sortirait pas avant midi. Je l'attendais, rêvant et fumant.

Je n'attendis pas longtemps. Vers onze heures, je le vis venir du fond de la rue de la Bibliothèque. Son chapeau de paille penché en avant, cachait ses yeux. Ses mains étaient plongées dans ses poches ; il avançait d'un pas distrait et comme incertain.

Dès qu'il me vit, il leva les bras au ciel, puis joignit les mains. Il se mit ensuite à secouer la tête, et vint à moi d'un air désespéré.

Je fis appel à toute mon hypocrisie naturelle, qui est grande, et je pris un air très étonné.

— « Que t'arrive-t-il, Irénée ? N'es-tu pas allé au lycée ce matin ?

Il me répondit par une pantomime accablée, levant plusieurs fois les yeux vers le zénith, et laissant retomber ses bras comme des appendices privés de vie.

— « Au diable le lycée, dit-il d'une voix sombre. Au diable les femmes, au diable les capitaines et les cinémas. Au diable les cochons qui offrent des billets de faveur...

Il prit place sur le banc.

— « Si tu savais, Jacques ! Si tu savais ! La Némésis, vache envieuse, vient de laisser choir sa bouse dans la chevelure de mon bonheur.

Je simulai la stupeur avec un grand naturel.

— « Que veux-tu dire ? Joues-tu la comédie, ou bien te serait-il arrivé... Ah ! j'y suis, m'écriai-je en me frappant le front. Le beau-père vient d'apprendre la vérité... Il sait que l'usine n'existe pas... C'était fatal, mon pauvre vieux...

— « Non, Jacques... Ce n'est pas cela... Ton amitié aux intuitions délicates ne se trompe pas de beaucoup... Mais ce n'est pas tout à fait celà... Jacques, tout est perdu, tout est fichu, tout est foutu.

Cette gradation, du correct à l'inconvenant, fut accompagnée de grimaces diverses.

— « Seul, le Hasard m'a trahi. Tu vas voir comment les plans les plus ingénieux, les combinaisons les plus solides, sont tout à coup renversés par le grotesque, par l'improvisible hasard.

— « Parle donc ! Tu me fais mourir !

— « Hier, je suis allé au cinéma avec Pomponnette, fille à demi publique, et qui rêve d'être dans le Bottin. La séance commence. Tandis qu'un film sentimental faisait se crisper sur mon bras la main tremblante de cette catin, je pensais aux paroles définitives que j'allais prononcer le soir même. (Donne-moi une cigarette). Je composais à loisir mon discours, bref et catégorique. Puis je songeais à ma Lucie, ma petite fille aux yeux gris, au visage si purement ovale. Je songeais que le but de tout homme, malgré le préjugé des vieux célibataires, c'est le mariage, c'est la vie auprès d'une compagne dévouée, librement choisie... Tout à coup, il me semble entendre derrière moi une voix connue. Je me tourne : dans l'obscurité je ne pus rien distinguer, mais un pressentiment vague m'étreignit. Pomponnette, énervée par les longs baisers sur la bouche que se prodiguaient les héros du film, me serrait de plus en plus étroitement. Elle finit par entortiller une de ses jambes dans les miennes.

Soudain, les lampes se rallumèrent. J'entendis une voix indignée :

— « Regardez moi çà ! Regardez-moi çà ! Vaurien ! Voyou !

Je me tournai, le capitaine, au dernier rang des fauteuils, me montrait du doigt à sa femme et à sa fille. Je me levai pour fuir. Pomponnette me retint, regarda le beau-père furieux, et dit :

— « Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

J'eus alors un trait de génie, où tu me reconnaîtras tout entier : je repoussai Pomponnette, et la considérant avec surprise, je dis à haute voix et très dignement :

— « Que désirez-vous, Mademoiselle ? Je n'ai pas l'honneur de vous connatre.

Et tandis qu'elle demeurait pétrifiée, j'allais vers le beau-père pour lui présenter mes respects ; je comptais m'enfuir ensuite.

Mais cette fille est audacieuse. Elle se précipita derrière moi.

— « Qu'est-ce que ça veut dire, hein ? Tu as honte de moi, maintenant ? Tu ne me connais pas, maquereau ? Eh bien moi, je te connais. Viens un peu ici, et tout de suite.

Ce disant, elle me saisit par un pan de ma veste. Au même instant, le beau-père me dit avec mépris :

— « Il est inutile de jouer la comédie, Monsieur. Je suis suffisamment éclairé, Monsieur... Vous êtes un vilain monsieur, monsieur. Ne remettez jamais les pieds chez moi, monsieur...

Pour comble de misère, cette Pomponnette, aux yeux de tous, m'insulta par une gifle ! O Panier, je n'ai pu supporter cet outrage. Ma chair s'est révoltée, et n'ayant pas de fleur sous la main, je l'ai battue avec le poing que voici, tandis qu'elle plantait dans le plafond des cris aigus... Tu peux imaginer la suite. Une foule indignée a tenté de m'atteindre ; ces longues jambes m'ont servi. J'ai pu fuir sous les cris et les huées, en remerciant le ciel de sa pureté : car si cette aventure m'était arrivée par un temps gris, tous ces gens eussent été munis de parapluies... Je serais présentement à l'hôpital.

— « Cette aventure, étrange, dis-je, et il faut convenir que le Destin se joue de nous. O fatale coïncidence !

— « Je te vois attristé par mon malheur, reprit-il, et encore tu n'en peux comme moi connaître toute l'éten-

due. D'abord, j'ai perdu Pomponnette. Oui, mon ami. Je l'ai perdue. Cette calotte publique est un définitif adieu ; on ne peut l'interpréter autrement. Elle se mariera avec l'autre, c'est certain.

— « Mon Dieu, dis-je, vous pourrez vous réconcilier. La foi conjugale ne lui sera point une prison...

Peluque se leva, très digne.

— « Non, mon ami, non, je ne l'aiderai point à tromper son mari, car elle va épouser le vicomte! Oui, mon ami, le vicomte, cette andouille faisandée à qui j'ai tant d'obligations !

La nouvelle m'étonna grandement.

— Quant à Lucie, reprit-il, voilà ce que j'ai reçu d'elle...

L'œil humide, il fouilla son portefeuille, et me montra une petite lettre bleue. Avec un trémolo, il lut :

— « Adieu. C'est fini. Je pars pour Grenoble, où je vais chez ma grand'mère. Je vous renvoie vos lettres.

LUCIE ».

— « Ah ! Dans ces quelques mots elle a mis tout son cœur, dit-il avec conviction.

Je concédai :

— « Oui, évidemment.

Il relut cette lettre avec des commentaires passionnés et qu'il prétendait tirer du texte laconique.

— « Adieu ! Dans ce seul mot elle a mis son amour et sa foi. Elle a voulu dire : à Dieu. Nous sommes séparés sur la terre mais nous nous retrouverons au ciel. Ensuite : « C'est fini ». Mots épouvantables, écrites en pleurant, qui résument affreusement son désespoir. Je pars pour Grenoble, où vous êtes capable de me suivre : mais ne le faites pas pour le moment, car je vais chez ma grand'mère, pour vivre dans le silence et l'ombre,

avec le souvenir de notre amour. Puis : Je vous renvoie vos lettres, ces chères lettres, que je ne pourrais relire sans pleurer, ces lettres qui ont mis du soleil dans ma vie. Et elle signe : Lucie ! votre Lucie, ta Lucie, pour toujours, pour jamais !

Il pencha la tête sur le côté, joignit les mains, se frappa le front :

— « Et je l'ai perdue ! Je l'ai perdue !

Je crus un moment qu'il m'était possible d'alléger son chagrin, en lui contant l'histoire du capitaine, et comment ils s'étaient dupés mutuellement.

— « Ne penses-tu pas, dis-je, que la perte d'une belle dot aggrave ta douleur ?

— Il éclata :

— « Bête brute ! Saligaud ! Mêler à ces choses sacrées l'odieuse, l'ignoble question d'argent ! D'ailleurs, dit-il tout à coup en changeant de ton, je te pardonne ; tu ne sais pas qui était Lucie. Tu ne sais pas la douceur de ses yeux mouillés, la grâce enfantine de ses gestes, la transparence laiteuse de sa peau. Elle était profondément artiste, Jacques. Elle me comprenait, elle savait mes défauts, elle m'aimait pour mes défauts !

Il tirait de sa poche un gros paquet de lettres noué d'un lacet de soulier.

—« Voilà notre roman, dit-il tout notre roman, si effroyablement terminé. Il y a là tout le bonheur de deux mois, et le malheur de toute une vie.

Il parlait d'une voix que je n'avais jamais entendue. Je remarquai soudain ses traits tirés, ses yeux battus, un tic nerveux lui tirait les coins de la bouche. Je fus ému.

— « Mon pauvre vieux, dis-je doucement, il faut se faire une raison. Ce projet de mariage était bien étrange. Ces gens-là ne savaient rien de toi, et tu leur avais fait mille contes. Et puis, tu es trop jeune pour te marier.

— « Je ne suis pas trop jeune pour aimer, dit-il amèrement ; je suis assez mûr pour souffrir !

Une larme perla au coin de son œil, près de son nez. Il tira de sa poche la photographie de la fiancée perdue. Longtemps, il la regarda en silence.

— « Je ne savais pas moi-même, dit-il avec un sanglot contenu, que je l'aimais à ce point. Non, je ne le savais pas !

En face de nous l'arroseur public, muni d'une clef brillante, souleva une plaque de fonte. Ayant vissé, avec la lenteur d'un salarié, le long tuyau sur la prise d'eau, il fit bondir un jet puissant. En peu de temps, l'asphalte inondé étincela sous le soleil de juin. Il dirigea alors sa pétaradante parabole vers les feuillages qui, bien lavés, prirent un vers transparent et frais. Un grand bien-être physique compensa mon malaise moral.

Peluque venait de baiser encore neuf fois la chère image, losque je vis s'avancer au milieu de l'allées une jeune fille de seize à dix-sept ans.

Elle était fort élégamment vêtue, et, sous un chapeau de paille claire, elle m'émerveilla de ses yeux bleus. Elle tenait à la main un sandwich de crème glacée, qu'elle suçait en marchant.

C'était une petite modiste de la rue Saint-Savournin.

Peluque leva ses yeux, brillants de larmes. Sans y songer, il fit un sourire automatique. Elle ne put s'empêcher de sourire à son tour. Puis, pour lécher la crème glacée, elle tira un tout petit bout de langue en passant près de nous.

— « Oh ! la jolie langue ! dit sans conviction le philosophe. Cette langue est rouge et fraîche comme un corail de pastèque ! O combien désirable !

Le ton de sa voix était légèrement changé.

Quand la jeune fille se fut un peu éloignée, elle tourna rapidement la tête vers nous. Le philosophe parut soudain intéressé.

—« Jacques, elle m'a regardé ! Tu as vu, n'est-ce pas ? Elle m'a regardé. C'est un fait.

Il se leva, comme indécis. La jeune fille tourna encore une fois la tête et sourit de nouveau.

— « Jacques, dit le philosophe troublé, il serait peu galant... Tu comprends bien, malgré tout, que l'on doit... il me jeta la photographie et les lettres. Garde çà... Surtout si tu considères que ces mollets...

Le reste fut perdu pour moi, car il s'en allait à longues jambes sur les traces de la belle enfant. Il la rejoignit d'autant plus vite qu'elle avait expressément ralenti le pas.

La conversation s'engagea, puis, Peluque, passant délibérément son bras sous celui de la jeune fille, s'en fut fièrement. De sa main libre, il gesticulait avec grâce... Elle, la tête baissée, l'écoutait d'un air pensif.

... Et je compris que sous les platanes aux feuilles mouillées, dans la beauté fraîche du matin de juin, il lui offrait son cœur, sa main, sa vie, et l'usine de l'oncle Legrand.

Marcel PAGNOL.

FIN

Cavaillon, Imp. MISTRAL (C. Sarnette, succ.)